



Phantecclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE

EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉ
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

RÉDACTION :

CARNINE LEFRANCO

ROMAINVILLE (Seine) TÉL. COMBAT 01-34

Direction : ÉTABLIS FUMOUCHE

R. C. SEINE 25 105

PARIS



26^e ANNÉE

N° 292

JANVIER-FÉVRIER 1933

COLETTE

L'AUBE



Photo Henri Manuel

Jets usuels, rançait son valet de chambre d'une manière enfantine : « Enfin, ces faux cols, quoi, on ne les a pas mangés ! Et ne me dites pas que je n'ai plus de savon en bâton pour la harhe, il y en avait deux tubes, là, dans la petite armoire de la salle de bains ! Vous n'allez pas me faire croire que c'est parce que Madame n'est pas là que je n'ai plus de savon à harhe ! »

Effaré de ne plus se sentir rappelé à l'ordre, il oubliait l'heure des repas, rentrait sans motif, sortait pour fuir, harhotait, à demi suffoqué, au bout d'un fil qu'une main impérieuse de femme ne tendait plus. Il prenait ses amis à témoin les gênait, offensait leur réserve d'hommes infi-

dèles ou asservis. « Mon cher, c'est incroyable ! De plus malins que moi n'y comprendraient rien... Aline est partie. Elle est partie, voilà. Et pas seule, vous pensez. Elle est partie. Je le répéterais cent fois que je ne trouverais rien à ajouter. Il paraît que ce sont des choses qui arrivent tous les jours à je ne sais combien de maris... Que voulez-vous ? Je n'en reviens pas. Non, je n'en reviens pas. »

Il arrondissait les yeux, ouvrait les bras, les laissait retomber. Il n'avait l'air ni tragique, ni humilié, et ses amis le méprisaient un peu : « Il baisse, ah ! il baisse... À son âge, ça lui a porté un coup. » Ils parlaient de lui comme d'un vieillard, secrètement contents de diminuer enfin ce bel homme grisonnant qui n'avait jamais eu de déboires amoureux.

« Sa belle Aline... Il trouvait ça tout naturel qu'à quarante-cinq ans elle soit tout d'un coup devenue blonde, avec un teint comme une fleur artificielle, et qu'elle ait changé de couturier, de bottier. Il ne s'est pas méfié... »

Un jour, il prit le train, parce que son valet de chambre lui avait demandé huit jours de congé : « Comme il y a moins d'ouvrage par le fait de l'absence de Madame, j'ai pensé... » et aussi parce qu'il perdait progressivement le sommeil, s'endormant au jour après des veilles de

La **CARNINE LEFRANCO** a résolu le difficile problème
de la **SURALIMENTATION SANS DANGER**

base de la lutte anti-tuberculeuse

UNE CUILLERÉE A SOUPE AU DÉBUT DE CHAQUE REPAS

chasseur, des affûts immobiles dans le noir, les mâchoires jointes et les oreilles remuantes. Il partit, un soir, évitant la maison de campagne achetée par lui quinze ans avant, et meublée pour Aline. Il prit un billet pour une grande ville de la province où il se souvenait d'avoir « porté la bonne parole » et banqueté aux frais de *l'Extension économique*.

« Un bon hôtel, se dit-il, un restaurant à vieille cuisine française, voilà mon affaire. Je ne veux pas en crever, n'est-ce pas, de cette histoire ? Eb bien, dépaysons-nous. Le voyage, la bonne chère... »

En route, il mirait, dans la glace du compartiment, sa taille encore droite, la brosse grise qui cachait sa bouche détendue. « Pas mal, pas mal. Fichtre non, je n'en crèverai pas ! La mâtine ! » Il n'injurait l'infidèle que de ce petit nom, modéré, démodé, qui sert encore, dans la bouche des gens âgés, à complimenter la jeunesse imprudente.

Il demanda, à l'hôtel, la même chambre que l'an passé : « Une rotonde, vous savez, d'où l'on a une jolie vue sur la place : » il soupa de viande froide et, de hère et se coucha comme la nuit allait s'achever. Sa lassitude lui fit croire qu'un prompt repos récompenserait sa fugue. Couché sur le dos, il goûtait la fraîcheur des draps pas assez secs, et calculait dans l'obscurité la place oubliée de la grande baie en rotonde, d'après deux hautes hampes de lumière bleuâtre, entre les rideaux déployés. En effet, il chut brusquement dans le sommeil, quelques secondes, et s'en éveilla sans remède pour avoir inconsciemment ménagé, d'un recul de jambes, la place de celle qui, absente maintenant le jour et la nuit, revenait fidèlement à la faveur du sommeil. Il s'éveilla et prononça courageusement la phrase conjuratoire : « Allons, voilà bientôt le jour, un peu de patience. » Les deux hampes bleues tournaient au rose, et il entendit sur la place le vacarme cordial, et comme enroué, des seaux de bois cerclés de fer, et le « ploc » des gros pieds patients des chevaux. « Tout à fait le bruit des écuries, à Fontainebleau, dans cette villa que nous avions louée près de l'hôtel... Quand le jour se levait, nous écoutions... » Il frémit, se retourna, exigea de nouveau le sommeil. D'ailleurs les chevaux et les seaux se taiseaient. D'autres bruits, plus discrets, montèrent par la fenêtre ouverte. Il distingua le son plein et mat des pots

de fleurs qu'on décharge d'une voiture, une pluie légère d'arrosage sur des plantes, et le choc doux de grandes brassées de feuillages jetées à terre.

« Un marché aux fleurs, se dit l'insomnieux. Oh ! je ne peux pas m'y tromper. A Strasbourg, pendant ce voyage que nous fîmes, le lever du jour nous découvrait un charmant marché aux fleurs, sous nos fenêtres, et elle disait qu'elle n'avait jamais vu des cinéraires si bleus que... » Il s'assit, pour résister mieux à un désespoir dont le flux battait par vagues régulières, un désespoir nouveau, tout frais, inconnu. Sous le pont proche, des rames frappèrent le fleuve assoupi, et le vol des premières hirondelles sifflantes perfora l'air : « C'est le petit matin de Côme, les hirondelles qui suivaient la barque du jardinier, chargée de fruits et de légumes dont l'odeur entraînait par notre croisée, à la Villa d'Este... Mon Dieu, prenez en pitié... » Il eut encore la force de rougir d'une prière commencée, bien que le mal de la solitude et du souvenir le courbât sur son lit comme un homme atteint à la poitrine. Vingt années... toutes les aubes de vingt années versaient, sur la tête d'une compagne endormie ou veillant à son flanc, leur rayon pâle ou vif, leur cri d'oiseau, leur perle de pluie, vingt années...

« Je n'en veux pas crever, eh ! fichtre... Vingt années, c'est quelque chose... Mais j'ai eu, avant elle, d'autres aurores... Ainsi, voyons, quand j'étais un tout jeune homme... »

Mais il ne ressuscita que des crépuscules d'étudiant pauvre, des matins d'école de droit tout gris, réchauffés de lait bleu ou d'alcool, des matins de chambres meublées, de cuvettes étroites et de seaux de zinc. Il s'en détournait, appela à son secours son adolescence et les aubes de jadis, mais elles vinrent basses, amères, surgies d'un lit de fer boiteux, prisonnières d'un temps misérable, marquées à la joue d'une gifle chaude, traînant des souliers à semelle spongieuse... L'homme abandonné connut qu'il n'avait aucun refuge et qu'il lutterait en vain contre le retour de la lumière, que la cruelle et familière harmonie de la première heure du jour chanterait un seul nom, rouvrirait une seule blessure, chaque fois rafraîchie et neuve ; — alors il se recoucha et éclata docilement en sanglots.

COLETTE.

CELSE, écrit dans "De Re Medica", Liv. 2, par. XVIII - 1^{er} Siècle av. J.-C. :



« Les sucres de viande stimulent la nutrition, augmentent la vigueur et le courage... »

La **CARNINE LEFRANCO** est un suc de viande préparé et concentré à froid dans une usine construite spécialement pour cette préparation.



Le Docteur BABINSKI
(1857-1932)

Professeur Ca. RICHEL

LES FEMMES DES SAVANTS

Il s'agit des femmes légitimes ; car nous n'allons pas supposer qu'il y en a d'autres.

Elles sont très diverses ; celles de la France et celles des autres pays ; celle de Paris et celles de la province. Comme leurs maris, elles ne sont pas caractérisées par des signes quelconques.

En général, elles mènent une vie peu mondaine, exemplaire, s'occupant exclusivement de leur ménage, de leurs enfants. Elles n'ont pas d'histoire, ni d'histoires. Elles n'interviennent presque jamais dans les travaux de leur époux, et, si elles ne les ignorent pas, elles feignent de n'y rien comprendre, ce qui est le plus souvent très vrai.

Pourtant, au moment d'une candidature très combattue, elles sortent de leur coquille, et trouvent des arguments excellents, peu scientifiques, mais puissants, pour défendre le mari, débâter et fulminer contre le rival.

Qu'il y ait dans l'intimité conjugale de fréquents conflits entre la femme et le laboratoire, c'est possible ; c'est même probable. Mais on n'en sait pas grand'chose, car le savant ne parle pas volontiers de sa femme.

J'ai souvent entendu ce dilemme irréprochable : « On ne peut parler de sa femme qu'en bien ou en mal. Si c'est en bien, on est ridicule ; si c'est en mal, on est odieux. Mieux vaut n'en rien dire. »

De fait, c'est à peine si nous savons les uns et les autres que notre collègue est marié. Sa

vie de famille ne nous intéresse pas. Il n'en va peut-être pas ainsi en province ; mais à Paris une cloison étanche sépare la vie familiale et la vie du laboratoire.

Avouons qu'il faut beaucoup de courage à une femme de savant ; car son rôle est négatif, ce qui est peu agréable. Son mari ne peut guère lui donner le luxe et l'éclat que d'autres professions apportent, et l'étude des sciences est devenue trop dure pour qu'une femme puisse avoir la grande joie intellectuelle de s'intéresser avec quelque compétence aux travaux qui occupent le compagnon de sa vie.

Les femmes de savants s'effacent devant les étudiants, mais beaucoup moins devant les étudiantes, car maintenant, il n'est pas de professeur qui n'ait à son cours ou à son laboratoire des jeunes filles, ou des jeunes femmes. La malveillance de l'épouse envers ces dangereuses personnes n'est pas dissimulée, et, avec quelque raison d'ailleurs, elle surveille leurs agissements.

Quant aux amours des savants, mon spirituel ami M. de Fleury a écrit sous ce titre un livre ingénieux : mais il s'agit plutôt d'étudiants en médecine, de carabins, que de savants. Et puis les amours dont il parle sont plutôt des fantaisies, très passagères, que de véritables amours.

Je serais tenté de croire que dans leurs amours, comme dans leurs ménages, les savants ressemblent fort aux autres hommes.

CARNINE LEFRANCO, LE PLUS ÉNERGIQUE RECONSTITUANT



LE CHIRURGIEN FLAMAND

d'après le tableau de TÉNIERS — Gravé par J. DAULÉ, Graveur du Roi, 1760.

SPORTS D'HIVER.



AVEC LA **CARNINE LEFRANCQ**
RENFORCEZ L'ORGANISME

POUR AFFRONTER SANS CRAINTE
L'HIVER ET SES RIGUEURS

UNE CÜILLERÉE A SOUPE AU DÉBUT DE CHAQUE REPAS

COMPLICATIONS ET CONVALESCENCE DE LA GRIPPE

Le système nerveux et le système musculaire paient les frais de la toxémie grippale plus encore que les voies respiratoires et que le système nutritif. La céphalée, la douleur des membres et du tronc, la lassitude générale, l'abattement incroyable des forces, peuvent même, par leur intensité, en imposer pour les altérations organiques les plus graves. Et ces symptômes, désagréables et alarmants, accompagnent souvent le grippé pendant sa convalescence, longue et entrecoupée de rechutes ou traversée de complications diverses.

Rien n'est plus nuisible, dans ces cas, que les élixirs et vins généreux, dont certaines théories attardées continuent à vouloir gaver les malades. Au contraire, la **Carnine Lefrancq** rendra, ici, les plus grands services. C'est d'abord, un aliment fort riche et d'une assimilation intégrale. Ensuite, le suc musculaire jouit de propriétés *immunitantes*, qui expliquent l'enthousiasme thérapeutique dont il a été l'objet dans la tuberculose. C'est un tonique musculaire, un équilibrant nervin et surtout un « antitoxique ».

POÉSIE

A PAUL VERLAINE

*Depuis l'heure divine où j'adorais les roses,
Le sommeil de mon cœur s'est à peine éveillé :
Je suis resté l'enfant toujours émerveille
Qui croit à la bonté des hommes et des choses.*

*J'ai gardé la fraîcheur de mes yeux de vingt ans,
Mon âme aux quatre vents ne s'est pas défléurée,
Je sais tous les sentiers du pays de féerie,
Je suis le pèlerin de l'éternel printemps.*

*La nature se livre à qui veut la comprendre ;
J'ai goûté la douceur de ton corps merveilleux,
Le même bleu d'azur est au fond de mes yeux,
Le rose de sa bouche est toujours aussi tendre.*

*Par les plaines d'azur, par le monde enchanté,
Sourd aux vaines rumeurs de la folie humaine,
Je m'en vais, sans savoir où le hasard me mène,
Vers la terre où fleurit l'immortelle beauté.*

*Heureux de me plonger dans le soleil de France,
De respirer les fleurs et d'écouter le vent,
Amoureux de lumière et toujours poursuivant
Dans l'or pâle des soirs quelque folle apparence.*

*Et je me sens le cœur d'un franc menétrier
Lorsqu'une blonde fille, en robe de futaine,
M'accueille d'une œillade au bord de sa fontaine,
Et m'offre, en souriant, le vin de l'étrier.*

GABRIEL VICAIRE

CARNINE LEFRANCQ

PRÉVIENT ET COMBAT
TOUTES DÉCHÉANCES PHYSIQUES



LE VIEIL ANNECY

Reproduction d'une peinture d'Edgard ISRAËL — École française

LE DOCTEUR BABINSKI (1857-1832)

Babinski (Joseph-François-Félix), dont on déplore la mort récente, était né à Paris le 17 Novembre 1857, fils de parents polonais émigrés en France après une révolution tragique.

Joseph Babinski et son frère aîné Henri firent leurs études à l'école polonaise des Batinolles.

Babinski fut nommé interne des Hôpitaux en 1879. Il fut interne de Cornil qui l'initia à l'anatomie pathologique, de Vulpian qui lui apprit la neurologie, de Bucquoy qui lui donna des notions de la clinique médicale précise ; et enfin chef de clinique, avec Charcot.

Nommé médecin des Hôpitaux en 1890, Babinski fit presque toute sa carrière à l'ancien Hôpital de la Pitié, puis au nouvel Hôpital de la Pitié. Il fut un des fondateurs de la Société de Neurologie de Paris, qu'il présida en 1907 et fut élu à l'Académie de Médecine en 1914. Il était membre correspondant de la plupart des grandes Sociétés neurologiques et médicales de l'Étranger.

L'œuvre scientifique de Babinski est des plus importantes et des plus variées.

Ses recherches sur les réflexes doivent être mises au premier plan. C'est ainsi qu'on lui doit la notion de la constance du réflexe achilléen et des réflexes des membres supérieurs, les meilleures méthodes pour leur exploration ; on lui doit aussi la notion du polycinétisme des réflexes pour juger de leur surrélectivité, la notion de l'inversion possible du réflexe radial lié à une lésion spinale atteignant le cinquième segment cervical et respectant le huitième, la notion du réflexe paradoxal du coude.

C'est en 1896, à la Société de Biologie, que Babinski décrit le signe capital de la Séméiologie neurologique qui porte son nom. « J'ai montré, dit-il, qu'à l'état normal, sauf dans la

période qui s'étend de la naissance jusqu'au moment où la marche devient correcte, l'excitation de la plante du pied, quand elle détermine un mouvement réflexe des orteils, provoque toujours une flexion ; or, en cas de perturbation du système pyramidal, l'excitation de la plante du pied provoque l'extension des orteils, en particulier du gros orteil. » Plus tard en 1903, Babinski compléta son signe par la description du signe de l'abduction des orteils, dit *signe de l'éventail*.

Dans des travaux publiés avec son élève A. Charpentier, Babinski montra les relations de la syphilis avec l'abolition des réflexes pupillaires.

Notons encore ses recherches sur la différenciation du syndrome cérébelleux d'avec le syndrome vestibulaire, sa description de la paralysie spasmodique en flexion ; ses règles pour le diagnostic topographique des compressions de la moelle, etc., etc.

Mais la revision de la conception de l'hystérie est la partie de l'œuvre de Babinski qui a le plus frappé les

médecins, car elle venait détruire l'œuvre de son maître Charcot. Depuis les observations de Babinski, la grande hystérie dramatique, créée par Charcot, l'hystérie de culture a disparu. Pour Babinski, l'hystérie est un état pathologique se manifestant par des troubles qu'il est possible de reproduire par suggestion avec une exactitude parfaite et qui sont susceptibles de disparaître sous l'influence de la persuasion (contre-suggestion) seule. Aussi Babinski proposa-t-il de remplacer le terme *hystérie* par le terme *piébilisme* (πίεσις, persuasion, ἰατός, guérissable).

Cette notion a eu les conséquences les plus heureuses au point de vue clinique, thérapeutique et médico-légal.

Le docteur Babinski était Commandeur de la Légion d'Honneur.



Photo Henri Manuel



Or, il nous a été permis de constater que la **CARNINE LEFRANCO** est parfaitement tolérée ; que son absorption en grande quantité ne présente absolument aucun inconvénient **ET AUSSI QU'ELLE POSSÈDE UNE EFFICACITÉ THÉRAPEUTIQUE RIGOREUSEMENT COMPARABLE A CELLE DU SUC MUSCULAIRE FRAIS.**

Extrait du Rapport du Docteur LEFÈVRE
Médecin chef de l'hôpital de Villepinte (S.-et-O.)



LE MAÎTRE D'ÉCOLE

par Adriaen Van OSTADE (1610-1685) — École hollandaise



P.40327



Phantecclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE

EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

RÉDACTION :

CARNINE LEFRANCO

ROMAINVILLE (Seine) TÉL. COMBAT 01-34

Direction : ÉTABLIS FUMOUCHE

P. C. SEINE 20.105

PARIS

28^e ANNÉE

N° 293

MARS-AVRIL 1933

LES MAÎTRES

PIERRE MAC ORLAN



Photo Henri Manzel

Derrière la porte close des chaumières, des yeux craintifs épiaient le passage des Armagnacs : les soldats en déroute, traînant avec eux des fillettes ramassées aux étuves et plus souvent à la porte des cimetières, passaient rapidement sur la neige par petites bandes. Ils regardaient derrière

eux avec inquiétude et les filles, troussant leur cote au-dessus des genoux, se mettaient à courir pour les suivre. Puis, ils disparaurent dans les bois. La neige tombait sans interruption. La désolation de la guerre s'étendait à perte de vue sur les champs abandonnés où des corbeaux immobiles et graves se regardaient étrangement bec à bec. Avec le départ des soldats, la chaleur de l'espoir ranima le cœur des villageois. Malgré le froid, chacun ouvrit sa porte. Et l'on respira longuement. Les enfants se poursuivaient en se jetant des boules de neige ; des chiens couraient, les poils hérissés sur le dos, aboyant dans la direction des bois. La misère était grande : cha-

cun désespérait de se voir, un jour, réuni au monde de ceux qui vivaient, peut-être mieux, dans les villes, comme c'était autrefois, alors que tout prud'homme travaillait selon la loi.

Et soudain, tandis que les hommes humaient l'air froid en se frottant les mains, on entendit, au loin sur la route, un faible bruit comme d'os entrechoqués. Les femmes rappelaient déjà les enfants éparpillés quand le bruit se reproduisit plus fort et, au tournant de la route, apparut une troupe étrange. Précédant quatre hommes et une femme, tous marchant à grandes enjambées, un gros homme, la tête recouverte d'un capuchon blanc, agitait un cliquet de bois durci au feu.

Un petit enfant immobilisé par la frayeur, au passage de l'étrange cortège, cria de toutes ses forces : « Les meseaux ! »

Les lépreux, qui étaient donc cinq, s'approchèrent d'un paysan. L'homme au capuchon blanc rejeta sa coiffure, et chacun vit que son visage était brillant comme du charbon, que les poils blonds de ses sourcils étaient rares et que ses yeux, aux paupières rougies, luisaient tels ceux d'un chat. D'une voix rauque, il prit la parole en affectant de rire : « Écoutez bien, villageois, nous sommes venus ici pour fonder un royaume qui vaudra bien celui des maladreries. Je suis

L'action reconstituante de la **CARNINE LEFRANCO**

EST CERTAINE, RAPIDE, DURABLE

Une cuillerée à soupe au début de chaque repas

goliard, comme ma tonsure l'indique. Autrefois, je pouvais me recommander de la justice ecclésiastique ! Aujourd'hui, mon humeur seule me protège. Nous allons vivre ici désormais. Apportez-nous de quoi manger avec une fille du pays dont je ferai une reine. Huguette que voici choisira un ami dont elle fera une manière de grand connétable des taupes. » Il se mit à rire. Et la fille éhontée, qui était jeune et marquée par sa profession, montra, cependant, un frais sourire dans une jolie figure. Quand elle leva la main pour adresser un signe galant à un jeune homme, on vit alors que la peau de son poignet était couverte de taches blanches de la grosseur d'une noix.

Et les trois hommes qui l'accompagnaient exigèrent à boire. Ils entrèrent dans une maison dont les gens se sauvèrent, éperdus, une femme serrant son petit dans ses bras.

Les mescieux s'installèrent à table. Huguette fouillait dans les armoires, dressant le couvert, alignant les écuelles de terre, cherchant dans la maigne les éléments d'une soupe. Il manquait au festin le vin que l'on ne trouva point dans cette demeure. Le plus jeune, parmi ces lépreux, qui était une sorte de soldat portant encore une langue-de-bœuf à sa ceinture, sortit pour faire sa quête.

Malgré la porte close, le pétilement des bûches dans l'âtre et la plainte du vent le long des peupliers, on entendit, au dehors, le bruit d'une galopade ; des portes claquèrent. Le soldat revint avec du vin plein un pot d'étain. La nuit tombait. Les « cinq » burent et mangèrent, puis se couchèrent, car leurs membres étaient rompus par la fatigue. La fillette dormait la bouche ouverte dans ses bras repliés. L'homme au capuchon blanc reniait Dieu d'une voix rauque dans son sommeil, tout son corps sursautant.

Au lendemain, les mescieux partirent à la conquête de leur domaine. Huguette, passant près d'un jeune garçon roux, s'écrasant contre le mur d'une soue pour ne pas toucher la mesèle au passage, le baisa, par surprise, impudiquement aux lèvres. Le villageois, hébété d'horreur, s'essuyait la bouche devant la fille qui, du bout de sa main mortifiée, lui adressait encore un baiser. Cependant les maisons vides offraient aux convoitises des lépreux un butin assez maigre. Ils poursuivirent de ruelle en ruelle une jeune fille qui, pâmée, se laissa tomber à genoux dans la neige.

Le soldat la releva, lui caressa le menton et la mordit doucement à l'oreille, sans lui faire de mal. Puis il l'appuya contre un arbre, car elle ne pouvait se tenir sur ses jambes. Elle glissa toutefois et s'affaissa dans la neige, ayant perdu connaissance. Le soldat l'abandonna alors afin de retrouver ses compagnons et le gros homme au capuchon blanc dont on entendait au loin le cliquet funèbre.

« Toutes les maisons sont vides, fit le goliard au cliquet. Huguette, tu ne te marieras point, ma commère ! Mais notre peuple s'enfuit... je ne sais où... » Il aperçut alors la jeune fille que le soldat avait mordue. Elle courait vers l'église. On la vit frapper à la porte de toutes ses forces, mais la porte ne s'ouvrit point. Elle se sauva ensuite dans la direction des bois.

« Notre peuple est dans la maison du Seigneur, dit l'homme au cliquet. Allons vers lui. Il était nécessaire que la cérémonie du sacre fût accomplie selon l'usage. »

Les mescieux sacrilèges, ivres de vin, marchèrent vers l'église. Ils frappèrent vainement aux portes, que les paysans avaient barricadées. Alors Huguette colla ses lèvres à la serrure de fer de la massive porte et cria des injures apprises des « godons » fréquentant les étuves de Rouen.

Tout le jour les mescieux burent et mangèrent les provisions du village. Dans l'église, les villageois les entendaient chanter et rire. Parfois l'un d'eux venait menacer les rustres en lançant des pierres contre les portes inébranlables. Et toute la nuit, ainsi que des loups, les mescieux tournèrent en rond autour de l'église... De même que des loups flairant sous la porte, quêtant une fissure, afin de pénétrer.

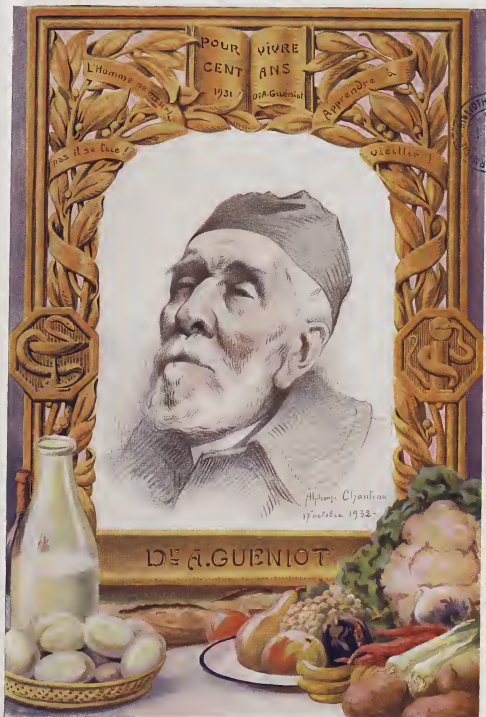
Quand ils eurent bu tout le vin et mangé toutes les provisions du village, ils s'en allèrent, le gros homme précédant la fille et les trois autres, son capuchon blanc rabattu sur ses yeux, agitant son cliquet pour rythmer la marche.

Alors les paysans sortirent un à un de l'église, n'osant pénétrer dans leurs demeures souillées. Un feu brûlait encore dans une chaumière ; ils y allumèrent une torche dont la flamme se tordait au vent. Cette lumière s'éteignit. La nuit était venue. Et tous, hommes, femmes et enfants, rentrèrent sous leur toit, grelottant de peur, attendant avec angoisse la première heure du jour pour découvrir, chacun sur son corps, les premières taches blanches du mal sans merci.

PIERRE MAC ORLAN



La CARNINE LEFRANCO
a constamment prouvé sa puissante
action de défense organique contre
les infections, les intoxications et
les déchéances qui en dérivent.



Le Docteur Alexandre GUÉNIOT

dont l'Académie de Médecine et la Ville de Paris fêtèrent le Centenaire, le 8 Novembre 1932



*UNE PARFAITE SANTÉ
VOUS DONNE LA JOIE DE VIVRE*

LA CARNINE LEFRANÇO
EST UNE VÉRITABLE SOURCE DE VIE

GABRIEL FAURE

LE SOUVENIR DE ZOLA

Pour aller à Gallice, il faut, dès qu'on a laissé les dernières maisons d'Aix, quitter les routes d'Avignon et de Miramas, et prendre sur la gauche le chemin de Roquefavour, dont surgissent au loin les grandes arcades blanches. Quand on se retourne, on voit, violettes, roses ou bleus, suivant l'heure et l'éclairage, Sainte-Victoire et le Pilon-du-Roi dessinant, derrière la ville, leurs silhouettes caractéristiques. Qu'elles sont nobles, ces collines dénudées ! Je ne songe ni à les comparer, ni à les opposer aux cimes vertes du Dauphiné ; mais je comprends le poète Lenau déclarant qu'une montagne n'est vraiment belle que lorsqu'elle est « chauve ». De chaque côté de la route, s'étend la campagne poussiéreuse de Provence, avec sa végétation courte, ses oliviers rabougris, ses cyprès immobiles qui mettent sur les collines une note d'architecture.

Tout en marchant, je relis, dans la *Faute de l'Abbé Mouret*, quelques descriptions de Zola. Voilà bien « les maigres amandiers, les blés pauvres, les vignes infirmes » ; voici ces « terres brûlées où ne se tordent que des pieds de vigne noueux, des amandiers décharnés, de vieux oliviers se déhanchant sur leurs membres infirmes. » Les mêmes expressions, les mêmes épithètes reviennent constamment sous la plume de l'écrivain qui a gardé, très nette, la vision de cette « campagne de passion, séchée, pâmée au soleil ».

Et, tout à coup, me voici devant un grand mur, derrière lequel déferle une mer de verdure. L'ami qui m'accompagne a fort habilement ménagé la surprise :

— Le Paradou ! — me dit-il.

Nous longeons la « haute muraille interminable » qui a, en effet, plusieurs kilomètres. Les branches, par-dessus le mur, nous versent une ombre agréable. Zola a bien marqué cette opposition d'une « véritable forêt au milieu des roches pelées qui l'entourent ».

Voici pourtant une entrée. Une autorisation spéciale du propriétaire auprès de l'actuel « Janbernat » nous ouvre toutes les portes et nous pénétrons sur une terrasse qui s'étend, ainsi que l'indique le roman, « devant le large escalier dont les marches rompues descendaient au parterre ». Je remarque de vieux bassins aux eaux vives, des pelouses, des allées de marronniers. Mais je cher-

che en vain « le palais superbe, avec des jardins immenses, des statues, tout un petit Versailles perdu dans les pierres, sous le grand soleil du Midi ». Zola ajoute, il est vrai, que plus rien ne subsiste de tout cela et que le château a été brûlé. Gallice, que j'ai sous les yeux, n'a pas été détruite ; peut-être, quand l'écrivain la vit, il y aura bientôt trois quarts de siècle, était-elle plus abandonnée qu'aujourd'hui. Mais elle n'eut jamais l'ambition d'être un petit Versailles, sauf sans doute dans l'ardente imagination de l'écolier d'Aix. C'est

une belle et simple maison d'habitation, d'un goût sobre, qui s'harmonise heureusement avec l'ensemble de la terrasse et du parterre.

Je n'avais, évidemment, pas songé à trouver en ce domaine un verger qui aurait tous les fruits, un bois toutes les essences, un parterre toutes les fleurs. Je n'espérais point rencontrer dans le parc des faisans, des cerfs, des chevreuils, des flamants roses, des poules d'eau assoupies

au milieu des bassins. Je ne comptais pas y voir ces arbres gigantesques qui peuplent le Paradou, et notamment ces étranges cerisiers, « bâtissant des villes entières, des maisons à plusieurs étages, jetant des escaliers, établissant des planchers de branches larges à y loger dix familles... » Pourtant, l'ami, qui me surveille, devine ma déception.

— Attendez ! me dit-il.

Et il m'entraîne derrière la maison, dans un bois de chênes, assez fourré, où la végétation est plus exubérante. Les troncs d'arbres sont tapissés d'un lierre épais qui court également sur le sol. Aucun chemin n'est tracé. On marche sur un tapis de feuilles et de mousse. Des arbustes poussent de tous côtés en fouillis. Pendant quelques centaines de mètres, un kilomètre peut-être, on avance au milieu d'une mer de verdure qui a des aspects de forêt. Il n'est pas douteux qu'en dépeignant le parc où s'abritent les amours de Serge et d'Albine, Zola a songé à ce bois épais que borne, en effet, une longue muraille, de l'autre côté de laquelle il y a la campagne d'Aix, aride et brûlée. Mais comme il l'a amplifiée, embellie, transfigurée, cette Gallice, qui me paraît plus petite encore de l'avoir crue si grande ! Et qu'il a eu raison de ne plus aller la revoir après l'avoir décrite !

GABRIEL FAURE (*Pèlerinages passionnés*).



LA MORT D'ALBINE, DANS LE PARADOU
d'après un tableau de M^{re} André BEAUPRÉ

Ph. Bress

LA
CARNINE LEFRANCO
renferme tous les Ferments Vivants
du
Suc Museulaire



LE VICTORIA REGIA

Le *Victoria Regia*, plante étrange et magnifique originaire des Guyanes et du Brésil, est cultivée dans l'une des serres du Muséum, au Jardin des Plantes, à Paris.

Cette plante, genre de nymphéacée éryalée, vivace dans son pays d'origine, est cultivée ici comme plante annuelle et doit être semée au mois de février. Elle est caractéristique par ses larges feuilles en plateau et à bords relevés que de longues tiges charnues portent au loin. Grâce à des soins particuliers et constants, dans une eau dont la température est maintenue entre 24° et 30°, elle peut développer jusqu'à dix feuilles atteignant chacune un mètre de diamètre. Les tentatives de chaque année ne sont pas toujours heureuses. Parfois négatives, elles n'aboutissent souvent qu'à la production de quelques feuilles atrophiées. Il est en effet bien rare de voir fleurir le *Victoria Regia* sous nos latitudes. L'an dernier, pour la première fois depuis 40 ans, en raison de la chaleur exceptionnelle de l'été, on a pu admirer l'étrange fleur éphémère.

Le cycle de sa vie brève et variée s'accomplit de l'aube au crépuscule. Blanche d'abord, elle passe par toute une gamme de roses et de rouges à mesure que s'avance le jour, dont les dernières heures la montrent pourpre et étalée. Alors un lent mouvement de sa tige l'attire doucement sous les eaux où, fécondée, elle disparaît en se refermant peu à peu.

(L'illustration.)

DU SURMENAGE

À notre époque, où le surmenage sportif, mondain et intellectuel entraîne les prédisposés vers l'anémie, la neurasthénie et la tuberculose, le médecin prudent appelle à son aide la zomothérapie, qui est une véritable puissance thérapeutique : le suc musculaire devant être considéré comme un **médicament-aliment animé et vivant**.

Sous la forme de CARNINE LEFRANCQ, le suc musculaire est pris, non seulement sans répugnance, mais avec plaisir et sollicite promptement la rénovation trophique : enrichissement globulaire, bonne tension artérielle, fermeté des muscles, reconstitution de l'assimilation et de la nutrition.

Tels sont les principaux bienfaits à espérer de la CARNINE LEFRANCQ, dont les praticiens du monde entier ont proclamé la supériorité toutes les fois qu'il est besoin de reconstituer énergiquement l'organisme affaibli, de lutter contre les ennemis morbides, de rénover le sang et de stimuler le système nerveux. **C'est une préparation inimitable.**



Le *VICTORIA REGIA* dans l'aquarium des Serres chaudes du Muséum, à Paris
Photographie des couleurs faite d'après nature. Cliché Chanteclair

LE DOCTEUR ALEXANDRE GUÉNIOT

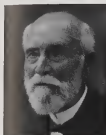


Photo Henri Mammé

Le docteur Alexandre Guéniot, dont l'Académie de Médecine vient de fêter la centième année, est né à Tiquécourt (Vosges), le 8 Novembre 1832.

Son père, officier du Premier Empire, avait commencé sa carrière au siège de Gènes, sous Masséna, en 1800. Il prit part aux guerres de l'Empire, et en dernier lieu à la campagne de

Russie, à la fin de laquelle il avait été fait prisonnier à Vilna, au cours de la retraite.

Alexandre Guéniot, après avoir commencé ses études médicales à Dijon, et y avoir été reçu licencié es-sciences naturelles, vint à Paris en 1855, y fut reçu Externe des hôpitaux l'année suivante, puis Interne en 1857 dans la même promotion que Dujardin-Baumetz, Tillaux, Armand Desprès, Maurice Raynaud, Lancereaux. Il fut l'élève notamment de Malgaigne, Voilleumier, Danyau.

Docteur en médecine en 1862, avec une thèse sur les *Éruptions scarlatineuses des femmes en couches*, il devient l'année suivante chef de clinique de Depaul. En 1865, il est nommé chirurgien des hôpitaux, puis en 1869 professeur agrégé d'Obstétrique à la Faculté.

Chirurgien de l'Hospice des Enfants-Assistés en 1867, il y resta vingt-deux ans, puis devint chirurgien en chef de la Maternité de 1889 à la fin de 1894.

Membre de l'Académie de Médecine en 1880. Il présida la Société de Chirurgie en 1883, l'Académie de Médecine en 1906.

Parmi ses nombreux travaux, thèses d'agrégation, communications et discussions à l'Académie de Médecine, à la Société de Chirurgie, à la Société d'Obstétrique et de Gynécologie, nous citerons ceux relatifs aux *Vomissements incoercibles de la grossesse*, aux *Luxations congénitales de la hanche au point de vue obstétrical*, à l'*Opération césarienne*, aux *Fistules urinaires de l'ombilic*, à la *Luxation congénitale du genou* (dénommée depuis *Genu recurvatum*), aux *Rétrécissements cicatriciels du vagin*, à l'*Excision des gros polypes de l'utérus*, etc., etc.

Il était plus qu'octogénaire lorsqu'il commença à faire paraître plusieurs études sur les mœurs des oiseaux dans la *Revue française d'Ornithologie*, puis une étude sur les mœurs de la guêpe. Ne cessant d'écrire jusque dans son extrême vieillesse, il fit paraître, en 1927, un petit volume de *Souvenirs anecdotiques et médicaux*, en 1928 des *Souvenirs parisiens de la guerre de 1870 et de la Commune*, enfin en 1932 un petit livre : *Pour vivre cent ans*, qui a déjà deux éditions.

L'Académie de Médecine, dont il n'a jamais cessé de fréquenter les séances et la Bibliothèque, a, le 8 Novembre dernier, dans une séance solennelle présidée par le Ministre de l'Éducation nationale, et à laquelle s'était associée la ville de Paris, fêté le centenaire de son vénéré doyen d'âge et d'élection.

Le docteur Alexandre Guéniot est Officier de la Légion d'Honneur.

LE CHEMIN FAMILIER

(Symphonie imitative)

Quand j'étais tout enfant, j'adorais le chemin
Qui dévalait du bourg sous le couvert des branches :
Sa pente s'étoilait de pâquerettes blanches,
MA MÈRE, EN SOURIANTE, M'Y MENAIT PAR LA MAIN...

A son tour, ma jeunesse a foulé ce chemin :
C'est là qu'un soir d'avril, parfumé d'aubépines,
— La lune se levait par-delà les collines, —
L'AIMÉE, A MES BAISERS, ABANDONNA SA MAIN !...

Toujours seul désormais, j'ai repris " MON " chemin,
Y traînant mon ennui comme une longue chaîne...
Sans doute, l'habitude émoûssera ma peine,
MAIS PLUS DE MAIN AIMANTE À QUI TENDRE MA MAIN...

A pas plus lents, vieillard, je suivrai le Chemin,
Fidèle au sol natal en ma mélancolie...
Cependant, j'errerais du mail à la prairie
SANS QUE JAMAIS ENFANT M'AIT CONFIE SA MAIN...

Une suprême fois, j'irai sur ce chemin,
— Car le tracé s'en perd au seuil du cimetière.
Ayant clos à jamais mes yeux à la lumière,
MATERNELLE, LA MORT M'AURA PRIS PAR LA MAIN !...

LOUIS ESTÈVE.

LA CARNINE
LEFRANCQ

Ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin,
comme le fait la viande crue, et
son action est plus Énergique puisque
" DANS LA VIANDE CRUE,
L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE,
ACTIF, THÉRAPEUTIQUE,
C'EST LE JUS "

Préparé par H. LÉFRANCQ,
Le Docteur en Médecine,
à Paris.

LA CARNINE
LEFRANCQ

Quelque d'un prix élevé, mais
moins cher des préparations.
Il vaut mieux faire
petite quantité d'un remède d'abord
qu'une dose élevée d'un produit que...



GEORGES CLEMENCEAU pendant une reunion' publique au Cirque Fernando, en 1885
Peint par Jean-François RAFFAËLLI (1850-1923) — École française

La Carnine
RÉGÈNÈRE LE SANG
REFAIT DES MUSCLES
ACCROÎT LE POIDS
DU CORPS
Lefrancq



REVUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
exclusivement réservée
au Corps Médical et
Pharmaceutique

RÉDACTION :
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine) TÉL. COMBAT 01-34
Direction : ÉTABLIS FUMOUBE
PARIS
R C SEINE 25 195

28^e ANNÉE
N° 294
AOÛT 1933



MARCELIN GILBERT

DÉSIRÉ

à A. Férouelle (de Saumur)



Photo Hasbiger-Nantes

Habitué à ces réveils en fanfare, le père Chafin grogna, avant que Saturnin eût ébranlé la porte d'un second coup de poing :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est Tienne Pénilleau, du Pied-Mailloche, qui vient chercher Monsieur pour sa femme qu'est malade

depuis hier. Il dit qu'elle a les coliques rouges et qu'elle est p'têt' ben trépassée à c't'heure.

D'un coup de reins encore vigoureux qui fit grincer les ressorts du sommier et lui rabattit entre les yeux le pompon de son casque à mèche, le vieux docteur se dressa sur son séant et, les bras en arrière, les poings enfoncés dans le matelas, s'écria :

— Tu vas dire à Pénilleau qu'il se fout de moi et que je ne me lèverai pas par ce froid-là, quand même sa femme aurait des coliques tricolores. Il n'avait qu'à venir de jour. Et puis, si elle est morte, je ne vais pas la ressusciter, bien sûr !

— Bien, Monsieur, répondit Saturnin, qui, connaissant de longue date l'ordre et la marche de la cérémonie, descendit placidement l'escalier et dit à Pénilleau qui attendait dans la cuisine :

— T'émoie pas, mon gars, nous allons y aller tout de suite, moi et Monsieur, et nous la sauverons, ta femme. Puis il mit à chauffer un bol de café sur la lampe à alcool, alluma la lanterne et s'en alla en sifflant vers l'écurie où dormait la vieille jument Badiane.

Cependant, là-haut, M. Chafin ne se levait pas. Enfoncé jusqu'au nez sous ses couvertures, le bonnet de coton rabattu sur les yeux, il s'efforçait à ne point penser pour retrouver le sommeil. Au bout d'un moment, il se tourna sur le côté droit, deux minutes après sur le côté gauche, puis il se remit sur le dos et poussa même quelques ronflements comme pour se prouver à lui-même qu'il était bien endormi. Vains efforts, l'idée de la femme Pénilleau se tordant de douleur ne lui sortait pas de l'esprit. Comme il changeait de position pour la quatrième fois, Mme Chafin, qui s'était réveillée en même temps que son mari, mais n'avait jusque-là soufflé mot, lui dit doucement :

— A quoi te sert-il, mon pauvre ami, de te retourner comme un saint Laurent sur le gril ? Tu sais bien que tu ne te rendormiras pas. Puisque tu finiras par te lever, autant le faire tout de suite va, tu seras plus tôt revenu.

— Non, je ne me lèverai pas, cria M. Chafin, d'une voix rageuse !

— Voilà près de cinquante ans que je t'entends dire la même chose, et qu'après avoir bien tempêté, je te vois toujours te lever.

La Carnine Lefrançois : très énergique reconstituant.

— C'est bien pour ça que maintenant, je ne me lèverai plus! Après un demi-siècle de ce chien de métier, j'ai peut-être droit à la paix promise aux hommes de bonne volonté? Ah! pourquoi ne suis-je pas sous-préfet, conservateur des hypothèques ou inspecteur du travail; je ne ficherai rien de la journée et je pourrais dormir toute la nuit!

— Si Jacqueline était encore là, elle te ferait bien sortir du lit, soupira Mme Chafin.

Un sourire s'épanouit aussitôt sur la figure de l'excellent homme dont la grande colère tomba d'un coup.

— Ah! oui, tu te souviens de lanuitoù je ne voulais pas me lever pour aller à Brain sonder le père Gardon. On la croyait endormie, le cher ange, mais elle avait tout entendu et, se dressant dans son petit lit qui était là, devant l'armoire :

— « Voyons Emile sois raisonnable, gazonnilla-t-elle, prends ta zaquette et va faire pisser ton bonhomme ».

— Elle avait dit « mononyme », rectifia la vieille maman en allumant sournoisement la bougie; elle avait quatre ans.

Tandis que la conversation continuait sur les qualités, gentillesse et espiègleries de Jacqueline — chapitre inépuisable! — le père Chafin, tout ému au rappel de ces chers souvenirs, s'était habillé sans trop s'en rendre compte. Puis il s'enfonça jusqu'aux sourcils une toque de fourrure et enfila sa peau de bique sur laquelle s'étala la belle barbe blanche dont il était très fier. En se voyant devant la glace ainsi accoutré, le docteur sourit encore en se rappelant cette nuit de décembre où une petite malade, le prenant pour le père Noël, s'était docilement laissé faire un tubage.

C'est donc tout apaisé que, suivant son affectueuse coutume, il embrassa sa digne femme avant de partir.

— Je le savais bien que tu te lèverais, lui dit celle-ci.

Parole imprudente et inopportune!

— Oui, je me suis levé, cria le père Chafin, en donnant sur le marbre de la table de nuit un coup de poing qui fit sonner le bougeoir, mais c'est bien la dernière fois, et encore parce qu'il s'agit d'une femme! Avec elles, sait-on jamais de quoi il retourne? C'est si drôlement fichu! Et puis, je vais te le secouer le Pénilleau d'avoir attendu la nuit pour venir me chercher, tu vas entendre la musique!

Et les sourcils froncés, tapant du talon à chaque marche, il descendit en sacrant.

— Ah! M'sieu Chafin, supplia Pénilleau dès qu'il l'aperçut, dépêchez-vous bien vite, ma pauvre femme est p't'êt déjà morte! et c'était dit d'un ton si lamentable, avec une voix si angoissée, que le brave homme répondit :

— Ne te déssole pas, mon ami, nous arriverons à temps; une femme, ça a la vie aussi dure que c'est malin. Tiens,

bois avec moi une tasse de café avec un petit verre de rhum pour chasser le mauvais air, et donne-moi le temps de chauffer mes sabots. Badiane est attelée, nous serons vite arrivés.

Sous le froid piquant, Badiane, filant dans un de ces petits chemins creux aux ornières profondes qui, par Russé, descendent vers la Loire, faisait sonner, comme un couvercle de boîte à violon, le sol durci par la gelée. Entre Saturnin qui tenait les guides et le père Chafin, calé dans l'autre coin, qui réfléchissait, Pénilleau ballottait de l'un à l'autre au gré des cahots.

— Quand ça l'a-t-il pris, ta femme? interrogea le docteur.

— Hier au tantôt, M'sieu Chafin, elle a commencé à se plaindre du ventre su' l'coup d'trois heures.

— A-t-elle vomi?

— Non, M'sieu Chafin.

— Pourquoi n'es-tu pas venu me chercher plus tôt?

— C'est qu'elle n'a pas voulu, M'sieu Chafin, elle a dit que ça ne s'rait ren, et j'ai



Le plus énergique reconstituant
LA CARNINE LEFRANÇO
est préparée avec de la viande
de bœuf crue, choisie dans une
USINE MODÈLE où toutes les prescriptions de la
science actuelle sont rigoureusement observées

La Carnine Lefrancq plaît aux malades

été demander une portion calmante au pharmacien, sauf vot' respect.

Ce « sauf vot' respect » inattendu enchantait le bonhomme qui n'aimait point les pharmaciens, car, avait-il coutume de dire, s'il n'y en avait pas, nous donnerions moins de remèdes et les malades s'en trouveraient beaucoup mieux.

— Et ça ne l'a point calmée, la potion du pharmacien ?

— Point n'en tout, M'sieu Chafin, ça n'a fait qu'empirer et c'te nuit a criait, la pauvre femme, comme si on l'avait tuée...

Les yeux mi-clos, le père Chafin bougonnait :

— Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir ? la sacrée bougresse ! une appendicite ? une salpingite ? des coliques hépatiques ? ou bien cette nouvelle maladie du pancréas que Dieulafoy vient de baptiser d'un si drôle de nom : la cisto, cito... cinémato... zut ! machin chose.

Badiane allait au petit trot, ne sentant plus les guides que Saturnin, à demi-sommeillant, laissait flotter sur son dos. Les deux rais de lumière échappés des lanternes éclairaient sa croupe pommelée dont les deux moitiés montaient et descendaient alternativement, au milieu d'un halo jaunâtre, comme les deux pistons jumelés d'un puissant moteur.

Le brouillard qui montait du sol étendait sur la campagne une nappe d'inondation d'où n'émergeaient que les têtes échevelées des saules et les toits des chaumières éparpillés dans la plaine.

— Nous voilà rendus ! s'écria tout à coup Pénilleau.

— Saturnin, réveillé en sursaut, arrêta d'un coup sec Badiane qui fléchit sur les jarrets et projeta les trois voyageurs sur le garde-crottes. Au même instant, un cri de bête qu'on égorge s'éleva de la maison que l'on apercevait confusément dans la nuit.

— Oh ! la !... Oh ! la ! la !... Oh ! la ! la ! la !... Oh ! la ! la !... Oh ! la !...

M. Chafin se hâtant de traverser la cour où ses sabots enfonçaient dans le fumier, grommela dans sa barbe :

— Bon ça, femme qui hurle n'est pas morte !

Et tandis que Pénilleau aidait Saturnin à remiser l'attelage, il entra dans l'unique salle du bas, faiblement éclairée par une chandelle finissante. Au fond, il distingua les rideaux qui entouraient complètement le lit, les écarts d'une main et, sans rien dire, glissa l'autre sous les draps et tâta le ventre, siège présumé du mal.

— Pénilleau, s'écria-t-il aussitôt, la voix

joyeuse, dépêche-toi de faire bouillir de l'eau, animal, ta bourgeoisie est en train d'accoucher !

Mais une main saisit la sienne tandis que, venue de sur l'oreiller, une voix suppliait :

— Sauvez-moi M'sieu Chafin, Tienne est capable de me quitter.

Il en avait tant vu et entendu, le vieux médecin, dans sa

longue carrière, qu'il eût vite deviné le drame, mais il n'eût guère le temps d'aviser, car Pénilleau qui venait d'entrer disait en se dandinant :

— V'z'êtes ben adrêt, M'sieu Chafin, ça c'est connu, mais pour le coup vous n'tombez point su' la maladie ; Gustine peut ben sûr pas avoir un quéniot à nuit.

— Et pourquoi ça ?

— Dam' M'sieu Chafin, pasque v'là qu'trois mois que j'sommes mariés, et j'sais ben qu'en fait neuf pour qu'un éfant vienne au monde.

— Eh bien ! tu ne sais donc pas compter, répartit le père Chafin avec un grand sérieux : « Voilà trois mois que tu es marié avec ta femme, trois mois qu'elle est mariée avec toi, ça fait six, et trois mois que vous êtes mariés ensemble, ça fait neuf, le compte y est, imbécile ! »

L'enfant qui naquit cette nuit-là reçut au baptême le prénom de Désiré, et Tienne Pénilleau, du Pied-Mailloche, a toujours cru pieusement en être le père.

MARCELIN GILBERT (CHARETTE)
(Extrait de " Dix-neuf histoires de médecins " (sous presse).



LACARNINE LEFRANCQ

ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, donne le goût à la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE,
l'élément spécifique, actif, thérapeutique, **C'EST LE JUS**

Dr HÉRIGOURT
" LA ZOOHYGIÈNE RUFF, éditeur "

elle agit toujours et très rapidement



MUSIDORA

Reproduction d'une peinture de Thomas GAINSBOROUGH (1727-1788) - École anglaise

	Bov' Hépatic Sirop	Tous les ferments et principes solubles du foie de Bœuf cru	
	ANÉMIES GRAVES		
	Application de la Méthode de Whipple	TOLÉRANCE PARFAITE	

Anémie: la gaieté, les couleurs et les forces reviennent



Le Professeur L. SPILLMANN
Doyen de la Faculté de Médecine de Nancy

après quelques flacons de Carnine Lefrancq.

NOTES SUR LE SPORT

Il n'est pas un héros de Racine qui ne soit un Sportif.

Les peuples qui ont le pourcentage le plus considérable de revues d'art sont ceux qui comptent le pourcentage le plus fort de gymnastes : la Tchécoslovaquie, l'Allemagne et la Finlande.

Les Scandinaves ont trouvé le moyen d'élever la température de leur pays : le Sport.

Qui néglige l'entraînement de son corps néglige la santé de son pays.

Là où passe le sport, fût-ce au milieu des houillères et des usines, pousse le gazon le plus dru de la nation.

Ce sont les nations sportives qui ont au plus haut degré le respect des malingres et l'amour des faibles.

JEAN GIRAUDOUX

A propos du Referendum concernant le "Chanteclair-Actualités"

DE PROFUNDIS !

*O pauvre Chanteclair, tu es méconnaissable
Je déplore ton sort, te voyant si minable.
Qu'as-tu fait des couleurs qui t'arriolaient ton flanc
Et rougissaient ta crête auréolée de sang.
De ton clairon sonore on a ravi le cuivre
Pour que ton chant s'éteigne et ne puisse revivre.
Comme un coq déplumé, hors de la basse-cour,
Tu iras expirer, honteux de voir le jour.*

*O ! dis-moi, Chanteclair, tout cela n'est qu'un rêve,
Tu attends endormi que le soleil se lève
Pour dorer ton corsage et donner à ta voix
Le timbre chaleureux des accents d'autrefois.*

DOCTEUR CH. DUPUY



LA
CARNINE LEFRANCO.
renferme tous les Ferments Vivants
Suc du Musculaire

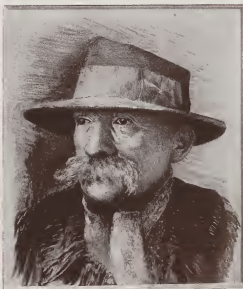
AU SALON DE 1933

Deux belles lithographies de M. DUREUX, Pharmacien à Anzin



LA VIEILLE AU FICRU

LE VIEUX GRAND-PÈRE



Par sa richesse en vitamines, la Carnine

LE PROFESSEUR L. SPILLMANN

Doyen de la Faculté de Médecine de Nancy

Louis Spillmann est né à Nancy le 20 Août 1875, fils de Paul Spillmann, professeur de clinique médicale à la Faculté de Médecine de Nancy, petit-fils du docteur Martin Spillmann, de Nancy.

Externe des Hôpitaux de Nancy en 1892, interne en 1895, il était reçu docteur en médecine le 19 Mars 1900, était nommé chef de clinique le 14 Novembre 1900, et agrégé de médecine et de médecine légale en 1901. En 1929, il obtenait le professorat, avec la chaire de Clinique des maladies syphilitiques et cutanées.

Il est actuellement le doyen de la Faculté de Médecine de Nancy.

Les travaux du professeur Louis Spillmann sont des plus nombreux, et l'on compte plus de 400 de ses publications de médecine générale et surtout de dermatologie et syphiligraphie. Parmi ses ouvrages, nous citerons : le *Rachitisme*, 1900, chez Carré et Naud ; la *Syphilis osseuse*, 1919, chez Steinhell ; *Précis de diagnostic médical* (avec Paul Spillmann), 1911, chez Masson ; *du Refuge à la Maison de Secours*, 1914, chez Berger-Levrault ; *Ce qu'il faut savoir de la Syphilis*, 1916, Librairie Chapelot ; *Cliniques médicales iconographiques*, 1901, avec Étienne Haushalter, chez Carré et Naud ; le *p H en dermatologie*, 1932, Masson ; *l'Organisation de la lutte antivénérienne dans le cadre départemental*, 1928, Berger-Levrault ; *Guérir est bien, prévenir est mieux*, avec J. Parisot, 1925, Berger-Levrault ;

Rachitisme et Ostéomalacie, dans le *Traité de Médecine*, Masson ; *Dermatoses et glandes surrénales*, dans le *Nouveau Traité de Dermatologie*, Masson ; *Dermatologie et syphiligraphie*.

Le docteur Louis Spillmann est le créateur d'un des premiers dispensaires antisiphilitiques, et aussi d'un des premiers dispensaire du Service Social.

Son enseignement annuel comporte 40 leçons.

Directeur de la *Revue d'Hygiène et de Médecine préventive*, avec J. Parisot, il a fait, aux Journées de Bruxelles, des conférences sur l'opothérapie et les dermatoses, et sur la syphilis autrefois et aujourd'hui.

Au Congrès de Strasbourg, il a rédigé un rapport sur la sensibilisation dans les dermatoses ; à l'occasion du centenaire de Fournier, il a fait un rapport sur le service social dans la lutte contre la syphilis ; au Congrès

de Mulhouse, il en a fait un sur l'hérido-syphilis et la mortalité infantile ; et au Congrès de Nancy, sur le dispensaire antisiphilitique.

Lauréat de l'Académie de Médecine et de l'Académie des Sciences, membre de nombreuses sociétés savantes, Vice-Président et Président de quelques-unes, médecin-colonel de réserve, ancien médecin consultant de la 8^e Armée, le professeur Louis Spillmann est Officier de la Légion d'Honneur depuis 1929, et Croix de Guerre (1918).



La Carnine Lefranca est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les déchéances physiques

ACADÉMIE DE MÉDECINE

L'Académie de Médecine, dans sa séance du 16 Mai dernier, a attribué le Prix Albert de Monaco (100.000 francs) au Docteur J. HÉRICOURT, Inventeur, avec le Professeur Charles Richet, de la Sérothérapie et de la Zomothérapie.

Lefranca est l'aliment idéal des anorexiques.



LE PAPE SIXTE IV ET L'INQUISITEUR TORQUEMADA

Reproduction d'une peinture de Jean-Paul Laurens (1838-1921) - École française



REVUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
exclusivement réservée
au Corps Médical et
Pharmaceutique

RÉDACTION :
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine) TÉL. COMBAT 01-34
Direction : ÉTABLIS FUMOZE
PARIS
R. C. SEINE 25.195

28^e ANNÉE
N° 295
SEPTEMBRE 1933



LONDRES AU XVII^e SIÈCLE

PAUL MORAND



Photo Henri Marnet

... Telle est la ville où vécut Pepys, le plus grand des Londoniens sédentaires; cet écrivain singulier, marié à la fille d'un huguenot angevin, d'abord petit fonctionnaire à la Marine, commissaire aux vivres, puis monté en grade, ami du futur Jacques II, membre des Communes, président de la Société Royale et l'un des piliers de l'Amirauté (laquelle, aujourd'hui encore, se fait régulièrement représenter à l'annuel banquet Pepys), avec ça toujours ivre et hanteur de tavernes, devrait nous plaire par sa cocasserie, sa naïveté, morale et immorale, ses colères, son cynisme et sa paillardise, la truculence de sa langue qui le rattache beaucoup plus au seizième siècle qu'aux grands classiques, ses contemporains. Pepys personifie son temps. Il faut le visiter dans tous ses détails, comme un monument. Son œuvre est une sorte de journal de bord du Londres de la seconde partie du dix-septième siècle, rédigé en une écriture secrète, alors très peu connue, la tachygraphie, dont le chiffre, compliqué par l'emploi de langues étrangères, lui permettait de s'épancher sans crainte. Les six volumes de ses *Mémoires* furent déchiffrés de 1818 à 1822 et des éditions, de plus en plus complètes, se succédèrent pendant tout le dix-neuvième siècle. Pepys s'y montre à

nous : *full, secret, honest*, lisez : brutal, peureux, sensuel. Nous l'y voyons recevoir sans rougir des pots-de-vin, qu'il appelle, de façon charmante, des « compliments », truster sur son bureau de l'Amirauté les malheureuses épouses des marchands, s'enivrer tous les soirs et tous les matins, la bouche sèche, faire son *mea culpa*. Pepys est généreux et bon patriote, s'il est vulgaire et faible, s'il bat sa femme et sa cuisinière, s'il aime par-dessus tout les petits dîners d'été au bord de la Tamise et les longues soirées d'hiver au cabaret, d'où il rentre trop saoul pour faire sa prière. *To the tavern, so home to bed* est son refrain. Mais nul n'a plus exactement rendu les réactions d'un Puritain du dix-septième siècle et la couleur de cette époque étonnante.

J'aime infiniment la bonne figure qu'on lui voit sur son portrait par Hayls, à la Nationale Portrait Gallery, ou le maintien, plus digne, de celui par sir Peter Lely, à Cambridge. Toute son existence méticuleuse, tout son labeur et tous ses vices, ce brave homme les a notés, heure par heure. Le jour où l'amiral Ruyter bombarde l'embouchure de la Tamise, Pepys se réjouit que le hareng frais soit pour rien, des bancs entiers ayant été tués par les décharges d'artillerie. Pepys, c'est ce côté humain, pêcheur, sentimental et bon vivant de l'Angleterre, que la moralité puritaine ou la morgue victorienne dissimulaient trop souvent : *to the tavern... so home to bed!*

Le journal de Pepys fait revivre, avec un réalisme simple et terrible, les deux fléaux

La Carnine Lefrançois, très énergique reconstituant.

qui ravagèrent Londres, à cette époque : la Grande Peste, le Grand Incendie.

En 1663, une épidémie de peste avait sévi à Hambourg et à Amsterdam. L'année d'après, les bateaux hollandais répandirent dans le port de Londres des rats contaminés qui se logèrent dans les vieilles maisons de bois avec autant de plaisir qu'au fond de leurs cales natales. Au printemps de 1665, le fléau éclatait dans Londres. Dès le dégel, au mois de mars, le quartier de Saint-Gilles-des-Prés fut atteint par la mort tachetée (*spotted death*). La Cour, qui ne paraît pas plus que le clergé avoir joué un rôle brillant, s'enfuit aussitôt à Hampton Court. Mais Pepys ne quitte pas sa ville.

Il regarde défilér des corps, de longues files de cadavres emmenés sur des chariots à la fosse commune, où ils rejoignent d'autres cadavres, roulés sur des brouettes ou portés à dos d'homme; la procession des cercueils descend tout le Strand, jusqu'à Saint-Martin et à Westminster; bientôt le temps manquera pour en fabriquer. Les maisons infectées, dont la porte est marquée d'une croix blanche, avec l'inscription : « Seigneur, ayez pitié de nous ! » sont abandonnées. En septembre, Londres est désert. Il n'y a plus de médecins, plus de sœurs de charité. Pepys descend stoïquement dans la rue pour se rendre à la Bourse; elle est vide. Vide est le palais royal; vides les rues où sonne le morne appel du crieur public : « Faites sortir vos morts », vide la Tamise où ne passent plus de bateaux... Les boutiques sont closes, les vivants s'enferment terrifiés, les ordures s'entassent dans les cours; à Whitehall, l'herbe pousse entre les pavés; les corps, superficiellement enterrés, répandent une odeur infecte. Les rares passants, s'ils parlent, c'est en se bouchant le nez; ils vont, le visage enfoncé dans des cornets d'herbes odoriférantes, de sorte que Londres ne voit plus que d'étranges figures, pareilles à de grands

oiseaux à bec blanc. Le cauchemar a parfois un trait comique : Daniel de Foë raconte qu'un joueur de cornemuse endormi sur le pavé, après boire, est ramassé pour mort, chargé sur un chariot de cadavres; il se réveille, s'assied sur le tas immonde et se remet à jouer. Dans les quartiers pauvres, la peste perfectionne ses ravages; les femmes du peuple tuent leurs enfants, se cassent la tête contre les murs; à l'automne, il y a six mille décès par semaine. Enfin les autorités se décident à allumer de grands feux, à massacrer les rats; les gelées surviennent et c'est la fin de la Peste de Londres, qui a fait plus de cent mille victimes.



LONDRES
(Bibl. Nat. Est.)

face, une auberge bourrée de combustibles. Quand Pepys se réveille pour de bon, vers huit heures du matin, le Pont de Londres, avec sa charge de vieilles maisons, se tord sous ses yeux comme une torche, et sa servante lui apprend que trois cents maisons sont en train de brûler. Ne faudrait-il pas isoler l'incendie, démolir des immeubles?... Le lord-maire s'y oppose; un vent d'orage souffle et le feu redouble; Pepys le contemple de sa barque : toute la rive nord de la Tamise est en feu. Quand la nuit tombe, Londres est un brasier, sur lequel les embarcations pleines de fuyards se détachent en sombre. Les entrepôts d'huile, de vin, de poix, de lin, de chanvre, d'eau-de-vie, servent de combustible. L'immense flamme se divise en deux, pour se rejoindre au Pont de Londres. Tout le monde fuit; aux portes de la ville, trop

Le 2 septembre 1666, vers deux heures du matin, Pepys, qui habite près de la Tour, entend du bruit; il passe sa robe de chambre, constate qu'il s'agit d'un très ordinaire incendie et se rendort. Le feu a éclaté accidentellement, non loin du Pont, parmi les fagots d'un boulanger de Pudding Lane, une des rues les plus étroites de la Cité; les flammes la traversent et font flamber, en

**LA CARNINE
LEFRANCO**

**enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps**



Quand tout autre traitement aura échoué

étroites, s'embarrassent les voitures, les infirmes portés à dos, les piétons à moitié nus cherchant refuge dans les champs, ou sous les tentes de l'armée.

Le jour suivant, Pepys se lève à l'aube. L'incendie a gagné maintenant tout le nord; s'il continue, le roi Charles peut faire son deuil de sa bonne ville. La flamme dévore la cité, la Bourse royale, l'intérieur du Guildhall, avec les géants tutélaires Gog et Magog, Fleet Street, d'où les orfèvres s'échappent avec leurs armoires; les vieux hôtels des Corporations, les palais des seigneurs, les riches quartiers des changeurs, tout Threadneedle Street; dans les tuyaux, l'eau manque. L'air brûlant est irrespirable; poser le pied par terre, « c'est comme de marcher sur des charbons », constate Pepys. Maintenant les maisons prennent feu spontanément, de l'intérieur, mais cela ne fait pas peur à Pepys qui note avec application la couleur orangée des flammes, terribles à voir sous le ciel noir..



CHARLES II
(Bibl. Nat. Est.)

grandes villes de la terre, sans un toit. Le peuple ne douta pas que la faute fût imputable aux étrangers et réclama des victimes; quelques voleurs et un chien de Français furent pendus. Longtemps les Londoniens restèrent persuadés que l'incendie était un coup des catholiques et l'allusion à un complot papiste tracée sur la colonne commémorative ne fut effacée qu'en 1831. Sauf quelques églises de pierre, tout le Londres moyenâgeux a disparu en trois jours, emportant mille ans d'histoire. Il avait déjà brûlé une fois sous les Romains, deux fois sous les Danois, deux fois sous Guillaume de Normandie, mais le Grand Incendie dépassait de loin tous ces sinistres. Il est difficile de ne pas penser à cette catastrophe inouïe lorsqu'on monte sur le

toit de Saint-Paul, ou qu'on visite les beaux hôtels des Corporations et les quelques maisons anciennes de la Cité. On dirait que l'incendie a laissé dans l'air son odeur



PEPYS
(Bibl. Nat. Est.)

redoutable. Après trois siècles, Londres sent encore le brasier froid, et la pierre de ses plus beaux immeubles garde quelque chose de calciné. Quand un feu de cheminée éclate, quand passent les pompiers et leurs automobiles rouges, les habitants se regardent avec inquiétude, et font silence... Impression de malaise, que je n'ai jamais éprouvée dans aucune autre ville : on dirait que du fond de leur subconscient, les Londoniens sentent remonter le souvenir du Grand Incendie. Quatre-vingt-neuf églises, quatre portes principales de la ville, quatre cent soixante rues sont détruites; treize mille deux cents maisons n'existent plus; les cinq sixièmes de Londres, depuis la Tour jusqu'au Temple, et depuis la Tamise jusqu'au nord, sont anéantis. Il faut rebâtir.

Paul Morand.

Il faut rebâtir.

PAUL MORAND.

	ANOREXIE · ANÉMIE · DÉBILITÉ TUBERCULOSE NEURASTHÉNIE · CHLOROSE		CONVALESCENCES · FAIBLESSE MALADIES DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN	
--	--	---	--	---

CARNINE LEFRANCQ
PUR SUC DE VIANDE DE BOEUF CRUE CONCENTRÉ
SOUS FORME DE SIROP DE SAUCEUR AGREABLE
FUMOUEZ - 78, Faub. St Denis, PARIS. T. 26.88.76

la Carnine Lefrancq vous donnera satisfaction.

LA PROVINCE

La conversation est un plaisir que la Province ignore. On se réunit pour manger ou pour jouer, non pour causer.

Cette science des maîtresses de maison, à Paris, pour réunir des gens qui, sans elles, se fussent ignorés, et qui leur seront redevables du bonheur de s'être connus, cet art de doser la science, l'esprit, la grâce, la gloire, est profondément inconnu de la Province.

Même si les gens du monde, en Province, souhaitaient d'attirer chez eux tel professeur, tel savant, et le relançaient dans sa retraite, ce serait en vain.

Certes, la bonne société provinciale ne compte pas que des sots : et un important chef-lieu ne saurait manquer d'hommes de valeur. Si donc ces sortes de réunions qui font l'agrément de la vie à Paris, paraissent impossibles ailleurs, la faute en est à cette terrible loi de la Province : *on n'accepte que les politesses qu'on peut rendre*. Cet axiome tue la vie de société et de conversation.

A Paris, les gens du monde qui possèdent quelque fortune et un train de maison, jugent qu'il leur appartient de réunir des êtres d'élite, mais non de

la même élite. Ils s'honorent de la présence, sous leur toit d'hommes de talent. Entre les maîtres de maison, fussent-ils de sang royal, et leurs invités, c'est un échange où chacun sait bien que l'homme de génie qui apporte son génie, l'homme d'esprit qui apporte son esprit ont droit à plus de gratitude.

Ainsi reçus et honorés, les artistes, les écrivains de Paris n'ont point cette méfiance des "intellectuels" de province guindés, gourmés, hostiles, dès qu'ils sortent de leur trou.

En Province, un homme intelligent, et même un homme supérieur, sa profession le dévore. Les très grands esprits échappent seuls à ce péril.

A Paris, la vie de relations nous défend contre le métier. Un politicien surmené, un avocat célèbre, un chirurgien savent faire relâche pour causer et fumer dans un salon où ils ont leurs habitudes.

Un avocat provincial se croirait perdu d'honneur si le public pouvait supposer qu'il dispose d'une soirée : « Je n'ai pas une heure à moi... » C'est le refrain des provinciaux ; leur spécialité les ronge.

FRANÇOIS MAURIAC, de l'Académie Française.



MADELEINE DANS LE DÉSERT

Reproduction du tableau de Jean-Jacques HENNER (1829-1905) - École française

La Carnine Lefrancq. providence

A. Chasteau



Le Professeur Antonin CLERC
de la Faculté de Médecine de Paris

des candidats à la tuberculose.

QUE J'AI REGRET DE VOUS...

*Que j'ai regret de vous, ô mes belles années,
O temps que j'étais malheureux !
Les roses que j'aimais, elles se sont fanées,
Ils se sont fermés, ces beaux yeux...*

*Ah ! que ne donnerais-je encor pour les connaître
Les chers ennuis de mes vingt ans !
Elle est si douce la tristesse qui pénètre
Un cœur en ses douleurs constant !*

*Laissez, j'ai trop souffert ! Aujourd'hui je suis Sage :
Le Sage n'a pas de désirs.
O jeunesse du cœur ! O désirs de l'orage,
Que peu suffit à vous remplir !*

*La jeunesse est en nous comme une outre percée,
Elle ne sait rien retenir :
Ni les dons de l'amour, ni les fleurs par brassées,
Elle espère trop pour fournir.*

*Tout est là. Le bonheur, c'est de l'attendre. Il passe.
Mais qui de nous le reconnaît ?
Seul, quelqu'un nous le montre au moment qu'il
— Et c'est son frère, le Regret. [s'efface,*

ÉMILE HENRIOT

MÉDECINE INFANTILE

Les enfants chétifs, disposés au rachitisme et à la scrofule, les petits descendants d'arthritiques, de tuberculeux et de syphilitiques, peuvent modifier notablement leur prédispositions morbides, par le moyen du suc musculaire.

La croissance irrégulière, la convalescence difficile, la langueur cardio-respiratoire, mènent peu à peu à la chloro-anémie et à la banqueroute vitale. Faites intervenir dans le traitement la CARNINE LEFRANCQ et vous verrez la nutrition organique subir un véritable coup de fouet : sans réaction congestive secondaire, les épuisés du sang et du système nerveux voient leur constitution se régénérer et leur fonctionnement passer, peu à peu, sous des lois vraiment physiologiques. Or, comme l'a dit le Père de la Médecine, « c'est au berceau surtout qu'il faut prendre l'homme ».

CARNINE LEFRANCQ, LE PLUS ÉNERGIQUE RECONSTITUANT

VISIONS D'ORIENT



UNE MOSQUÉE A USKUB (SERBIE).

Le seul bonheur solide,
C'est de prendre toujours la vérité pour guide ;
De regarder en tout la raison et la loi ;
D'être doux pour tout autre, et rigoureux pour soi ;
D'accomplir tout le bien que le Ciel nous inspire.
Et d'être juste enfin : ce mot seul veut tout dire.

BOILEAU

MAXIME



Souvenez-vous que lorsque vous commencerez à être indulgent aux autres, vous deviendrez sévère à vous-même, car c'est l'ordinaire que ceux qui se pardonnent trop sont fort rigoureux à autrui.

FRANÇOIS DE SALES



VIEILLE ÉGLISE BYZANTINE A OCHRIDA (SERBIE)

La Carnine Lefrancq. régénérateur

LE PROFESSEUR ANTONIN CLERC

de la Faculté de Médecine de Paris

ANTONIN CLERC est né à Paris le 18 Décembre 1871.

Externe des Hôpitaux en 1893, interne en 1897, il devenait médecin des Hôpitaux en 1910, agrégé en 1920, et arrivait au professorat en 1929, après avoir été l'élève de ROGER, d'ACHARD, de VAQUEZ et de NETTER.

Actuellement, le professeur ANTONIN CLERC, médecin de l'Hôpital Lariboisière, occupe à la Faculté de Médecine de Paris la chaire de Pathologie médicale.

Les travaux du docteur ANTONIN CLERC sont nombreux. Après sa thèse sur les *Ferments solubles du sérum sanguin* (1902), nous citerons : *Recherches sur la splénomégalie avec myélémie* (en collaboration avec L. Émile WEIL (1902) ; la *Lymphadénie* (1910) ; l'*Action de la nicotine sur le cœur* (avec C. POZZI, 1914) ; les *Anomalies des complexes ventriculaires électriques*, les *Arythmies*, l'*Obstruction coronarienne*, le *Traitement des Arythmies par la quinidine* ; etc.

Comme on le voit, le professeur ANTONIN CLERC s'est spécialisé en Cardiologie.

Outre un ouvrage sur les *Arythmies* en clinique (Paris, Masson, 1925), et un *Précis des*

maladies du cœur (Masson, 1931), on lui doit cependant une *Pathologie du globe blanc* (in *Traité de médecine*, Paris, Masson, 1927), et les *Problèmes actuels de Pathologie médicale* (en collaboration avec les agrégés en exercice), 2 vol. Paris, Masson, 1931 et 1932.

Le professeur ANTONIN CLERC fait à Lariboisière un cours annuel de perfectionnement sur les maladies du cœur ; à la Faculté, il enseigne la Pathologie médicale, et fait un cours complémentaire sur les Actualités.

Il est membre du Comité de rédaction du *Progrès Médical* et des *Archives des maladies du cœur* ; on lui doit le numéro spécial annuel de la « *Médecine* » consacré aux maladies du cœur, des vaisseaux, du sang et des reins. Envoyé en mission au Canada, il prit part aux Congrès de Montréal et d'Ottawa (1926 et 1932).

Le professeur ANTONIN CLERC est membre de la Société Médicale des Hôpitaux, de la Société de Biologie, de la Société d'Hématologie, Docteur *honoris causa* de la Faculté de Médecine Laval (Québec), et membre de l'Académie de Médecine de New-York.

Il est Officier de la Légion d'Honneur.



Photo Lottier

LA CARNINE LEFRANCQ

rend la ZOMOTHÉRAPIE agréable

Elle plait aux malades, elle ne s'altère pas, elle agit.

QUELQUES EX-LIBRIS



puissant du sang et de l'organisme.



LOUIS IX A L'ABBAYE DE ROYAUMONT
étudiant les mathématiques sous la direction de Vincent de Beauvais - 1223
Reproduction d'une fresque de Théobald CHARTRAN (1849-1907) - École française

LA CARNINE LEFRANCO

est le Remède héroïque des Anémies, de la Chlorose
du Lymphatisme et de toutes les Déchéances Physiques

L'Imprimeur-Gérant : H.-M. BOUTIN, 192-194, RUE SAINT MARTIN, PARIS

1933. — PRINTED IN FRANCE

*La Carnine Lefrancq donne des muscles.
une cuillerée à soupe avant chaque repas.*



L'Éclair

Revue Artistique & Littéraire



Revue Mensuelle
exclusivement réservée
au Corps Médical et
Pharmaceutique

RÉDACTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine) TÉL. COMBAT 01-34
Direction : ÉTABLIS FUMOUE
PARIS
N. C. SEINE 25 195

28^e ANNÉE
N° 296

OCTOBRE 1933

LE TREIZIÈME SALON DES MÉDECINS



PORT DE ROYAN, par M. M. LORENTZ

La Carnine Lefrancq est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les déchéances physiques

La Carnine Lefrancq, très énergique reconstituant.

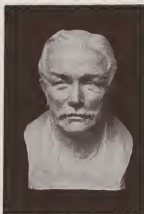
LE TREIZIÈME SALON DES MÉDECINS

Faire abstraction momentanée des responsabilités professionnelles et oublier

regretté ami Paul RABIER, le premier Salon des Médecins.



PORTAIT DU DOCTEUR J. MOLINIE
par M. J. MALEY



BUSTE DU DOCTEUR M.
par M. C. VILLANDRE



DOCTEUR ROGINSKY
par M^{lle} LETELLE

qu'il existe une misère humaine, pour tendre vers un idéal prometteur de consolations et capable de créer un nouvel état d'âme; vivre... entouré de Poésie, de Nature saine, de Beau. Puis, bâtir un temple où viendront communier ceux qui ont senti vibrer en eux l'inspiration divine de l'Art et, d'un même élan de sincérité, ont matérialisé leurs impressions...



Ainsi naquit l'idée d'un Salon qui serait chaque année fréquenté de sculpteurs et peintres choisis dans le corps médical et paramédical, et en 1909 fut créé, par notre cher et

Chaque exposition en a bien synthétisé le caractère : le médecin est un réaliste ; il

analyse, dissèque son sujet ; il a au plus haut point l'instinct d'observation qui, joint à sa sincérité d'amateur, lui confère une expression de personnalité fort intéressante. Peu de compositions... elles conviennent davantage à un rêveur laissant errer sa pensée ; mais des impressions, des images de vie active.



MÉFIANCE, par M. GERVAS

Le manifeste ainsi posé, et notre lecteur connaissant à présent le programme, les recherches

et l'esprit du Salon des Médecins, nous allons essayer, par ce compte rendu,



LA
CARNINE LEFRANCO
renferme tous les Ferments Vivants
du
Suc Musculaire

La Carnine Lefrancq, régénérateur

de lui donner une idée de l'exposition qui eut lieu en Mars dernier.

Ainsi que les années précédentes, la

personnel, s'étaient attachées au même modèle. — Une "Galla Placidia" et le "Portrait du D^r Terson" par SABOURAUD



DOCTEUR GEORGES DEQUIDT
par M. J.-J. MARTEL



BUSTE DU CHIRURGIEN ALEXANDRE
par M. E. SILER



PROFESSEUR QUENU
par M^{lle} M. MOCQUOT

belle salle du Cercle de la Librairie présentait des œuvres fort variées dans leurs réalisations. Le vernissage fut honoré de la visite du Ministre de la Santé Publique qui, entouré du Comité du Salon, des représentants de la Presse et d'une foule très nombreuse, s'intéressa longuement aux travaux de chacun.

Abondante et de bonne qualité, la SCULPTURE groupait tous les genres ; parmi les bustes, ceux du chirurgien Labey et de deux autres confrères par le D^r VIL-
LANDRE étaient remarquables de vie et d'expression ; M^{lle} LETULLE et ROGINSKY, chacune dans un style fort

étaient puissamment traités. De HÉRAIN avait envoyé deux figures de bronze, riches d'originalité et de sentiment. Enfin nous citerons, entre autres, les trois marbres inspirés de Rodin, excellentes études de nus signés Mocquot, D. MOREAU et J. BROUARDEL, et "Le Chirurgien", caricature humoriste de MÉNÉTRÉL.

Dans l'ensemble, un gros effort de la Section Sculpture, couronné de succès, puisque les visiteurs lui prêtèrent un grand intérêt.



RÉVERIE, par M. J. BROUARDEL

La GRAVURE était de tout premier ordre, et à côté des beaux portraits que le Professeur HAYEM, malgré son grand âge,

**La Carnine
Lefrancq**

est préparée avec de la Viande de Bœuf
choisie, dans une USINE MODÈLE
ou toutes les prescriptions de la Science
actuelle sont rigoureusement observées



puissant du sang et de l'organisme.



DIROULA
par M. F. TOUCHARD



FLEURS
par M. J. BÉGIN

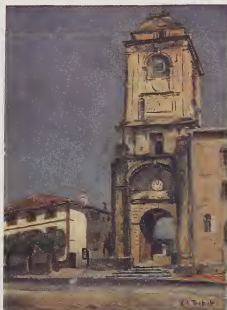


MARINES DE CHIOGGIA
par M. A. DE GENNES

Anémie: la gaieté, les couleurs et les forces reviennent



PORTRAIT
par M. P.-B. MALET



ÉGLISE D'URRUGUE (Basses-Pyrénées)
par M. C. TACHOT

LA CARNINE LEFRANCO EST LE RECONSTITUANT DE CHOIX



LES BINIOUS
par M. ÉTESSE

après quelques flacons de Carnine Lefrancq.

continue de modeler fort habilement, deux maîtres de grand talent : A. MOURoux et C. PILLET, consacrés par un Prix de Rome, avaient exposé deux admirables panneaux de médailles.

La PEINTURE réservait d'agréables moments. Peu de scolastique, beaucoup de genres, et dans chacun, des sujets fort variés. Nous signalerons parmi les portraits : "La Jeune Femme blonde" de LAVA-LÉE, d'un art très délicat ; "Diaoula" aux yeux rêveurs de TOUCHARD ; celui de M^{lle} D... en robe verte, de BAYARD, et celui de JACQUEMIN, qui manie le cubisme avec beaucoup de dextérité.

Bien entendu, c'est au paysage que revient la majorité. Traitées à l'aquarelle : les "Quais de Chioggia" bordés d'arcades en plein cintre d'un pittoresque séduisant, et les belles marines ensoleillées rapportées d'Italie par DE GENNES ;

H. RENDU, excellent dessinateur et plus soucieux du détail, a été chercher à Pérouse et à Florence les sujets de ses œuvres ; M. THIÉNOT sur les côtes bretonnes, et CHRISTOPHE à Dinan.

DE LA VILLÉON et WILBERTS ont magistralement manié la gouache, l'un avec des paysages du Var, l'autre au cœur d'un automne breton.

Parmi les peintures, citons en premier lieu : "La Seine au Pont Neuf" de J. HAL-LÉ, paysage d'une grande sensibilité ; les "Pommiers" de AMYOT, qui font preuve d'une grande science ; le "Port de

Royan" par LORENTZ, remarquable de finesse ; "Notre-Dame vue d'avion" de M^{lle} PASCALIS, premier essai de peinture aérienne ; et le "Quai Flamand" par QUENAT, d'un curieux effet.

Nous rappellerons : les "Remorqueurs" de MARCERON, les "Paysages" baignés de lumière de TACHOT,



BASILIQUE DE SAINT-DENIS, par M. R. RICHERT



CRÉPUSCULE, par M. D. MOREAU



LACARNINE LEFRANCO

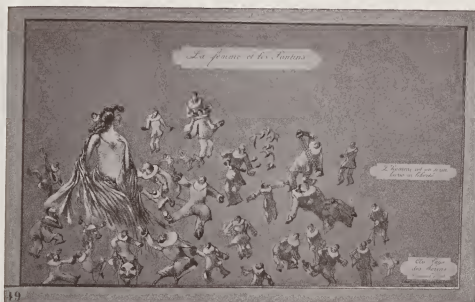
ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE,

l'élément spécifique, actif, thérapeutique, **C'EST LE JUS**

D^r HÉRICOURT
"LA ZOMOTHERAPIE" Rueff, éditeur

La Carnine Lefrancq plait aux malades.



LA FEMME ET LES PANTINS, par M. G. CAUSSADE

S. LATTER et TAPHANEL, et le charme de l'île de France évoqué par J. VIDY ; réservant une mention spéciale aux excellents panoramas de W. FROGIER et aux "Châteaux" de M^{re} SOURICE.

Les natures mortes d GAUTHIER, SABOURAUD, BAYARD et M^{re} SCHAAL si personnelles.

Les belles fleurs de S. CATTAN, BERTHELOT et CHRISTOPHE, qui étaient de véritables symphonies de couleurs.

Parmi les Eaux-Fortes : quelques pages du magnifique "Album de Types Marocains", complété chaque année

par DE HÉRAIN au cours de ses voyages d'études ; les nus de E. DESTERNES et les "Portraits" de RICHERT.

De beaux dessins de A. BALL.

Trois harmonieuses fresques de E. TAVARNIER.

De riches reliures de A. PAVIE.

Et nous terminerons en citant les "Miniatures" si appréciées d'Yvonne LÉVY-ENGELMANN.



Cette courte promenade ne donne qu'une idée bien succincte de l'ensemble et de nombreux exposants mériteraient encore d'être cités, qui ont

M. LE DOYEN BALTHAZARD
par M. A. MOUREUX

La Carnine Lefrancq



DONT LA BASE EXCLUSIVE EST LE
SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ de BOEUF

possède tous les avantages eueptiques de la viande crue sans aucun de ses inconvénients

elle agit toujours et très rapidement.



DE HAUT EN BAS :

LA MAISON DE GLADYS (Fillings)
par M. W. PROGER

—
LES REMORQUEURS
par M. A. SORTON

—
ÉGLISE DE VAUX
par M. E. PAPER

Pour tous renseignements concernant le
SALON DES MÉDECINS
qui a lieu chaque année à Paris, au
Cercle de la Librairie 117, Boulevard
Saint-Germain, s'adresser à
M. P.-B. MALET
46, Rue Leconrbe, Paris (XV)



contribués au succès du Salon des Médecins.

De l'avis même des critiques d'Art de la Grande Presse, les trois cents toiles ou sculptures formaient une Exposition du plus grand intérêt et certainement la meilleure des manifestations d'amateurs.

Qu'y aurait-il, d'ailleurs d'étonnant à cela ? — La Médecine n'était-elle pas considérée chez les Anciens comme le premier des Arts, et plus près de nous, Des-

cartes ne voyait-il pas en elle l'arcane de toute science ?

Quoiqu'il en soit, le succès de ce XIII^e Salon est un bel hommage à la mémoire du D^r RABIER qui a consacré durant son existence tant de labeur et de dévouement à sa création et à sa bonne marche.

Il ne reste plus qu'à attendre l'Exposition de Février-Mars prochain, qui, complètement remaniée, sera l'une des plus belles manifestations artistiques de la saison.

P.-B. MALET



P.40327

Chanteclair

Revue Artistique & Littéraire

Revue Mensuelle
exclusivement réservée
au Corps Médical et
Pharmaceutique

RÉDACTION :
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine) TÉL. COMBAT 01-34
Direction : ÉTABLIS FUMOUCHE
PARIS

28^e ANNÉE

N° 297

NOVEMBRE 1933

RUE DES BOUCHES PEINTES

MAURICE DEKOBRA



Maurice Dekobra (l'auteur de La Madone des Sleepings et d'un grand nombre de romans inspirés par une imagination féérique, et dont le style séduit la femme de tous les pays) a écrit un nouveau roman : La rue des Bouches peintes, qui est peut-être le chef-d'œuvre de Dekobra. Nous avons pensé que les lecteurs de

Chanteclair, qui ne connaîtraient pas encore La rue des Bouches peintes, liraient avec plaisir quelques lignes extraites de ce roman.

— Vous allez apprendre, mon ami, car je crois à présent que j'ai le droit de vous appeler ainsi?... Vous allez apprendre une histoire qui ne rentre pas dans le gabarit des événements normaux... Il est vrai que si tous les récits étaient conformes aux règles du genre, cela deviendrait monotone. La vie réelle se moque de la logique, comme la foudre se moque de la ligne droite.

« Je comprends fort bien qu'il vous ait semblé bizarre de rencontrer dans ce quartier mal famé, une femme mariée dont les propos ni les allures n'étaient en harmonie avec le milieu. Mais ma présence ici n'est pas le résultat d'un caprice ;

elle est la conséquence d'une série d'événements que je vais vous conter, car sans cela vous auriez peine à croire que je vous dis la vérité.

Mais il était écrit que mes hésitations seraient inutiles. Le destin avait tracé ma voie. Winifred l'y aida. Elle parla de ma famille à Sir Rodney. La dignité de vie de mes parents, le soin qu'ils avaient pris de mon éducation l'enchantèrent. Il alla lui-même demander ma main à mon père qui ébloui par la qualité de son futur gendre lui donna aussitôt sa bénédiction.

Les fiançailles ne durèrent que trois semaines. A la fin de la season, ainsi que Winifred l'avait prévu, mon profil apparaissait dans le *Tailer* en face d'un superbe portrait de Sir Rodney en uniforme de gala, la poitrine couverte de décorations. Trois mois de vie londonienne avaient suffi pour changer en grande dame la pauvre petite oie blanche d'Exeter.

Huit années ont passé. Mes relations avec mon mari s'espaçant de plus en plus. Il ne se départit pas de sa parfaite correction à mon égard ; mais il néglige ses devoirs d'époux. Ce dont je ne me frotte nullement. Au contraire ! Il est fier de moi, de mon élégance, de ma tenue irréprochable. Nos amis, à Jandmore, lui vantent ma beauté à

LA CARNINE LEFRANCO N'A PAS DE SIMILAIRES
parce que, SEULE, elle emploie du suc musculaire CONCENTRÉ
— c'est-à-dire privé de la majeure partie de l'eau qu'il contient
C'EST UNE MÉDICAMENT VIVIFIANTE AU PLUS HAUT DEGRÉ

La Carnine Lefranco absorbe toute courtoisie

tort on à raison. Son amour-propre en est satisfait. Et cela lui suffit. Je crois même que c'est pour lui l'essentiel.

Une année s'écoula. J'étais venue en Angleterre rendre visite à mes parents. Malgré son malheur, mon pauvre père faisait preuve d'une étonnante grandeur d'âme. Je ne pus confier le tréfonds de mes pensées qu'à ma mère. Elle me recommanda, de sa voix douce, la plus grande patience :

— Le honneur, c'est surtout l'absence de la douleur. Si votre mari n'est pas l'époux idéal, il est un gentleman accompli, honoré, respecté et généreux. N'oubliez jamais cela, ma chère petite fille.

Je me rembarquai pour l'Orient. J'étais seule à bord du paquebot aux grandes cheminées brunes. Je fuyais les passagers du S.S. *Nepal*. Je réfléchissais à ma destinée. J'avais maintenant trente et un ans... Certains diront : l'âge dangereux !... Oui, l'âge dangereux, surtout pour les femmes dans mon cas. Car enfin quelle était mon existence ?

Bercée la nuit par le ronronnement lointain des machines, j'avais le loisir de la récapituler. Ma vie ressemblait à un de ces superbes coquillages, si jolis d'aspect, qu'on trouve sur la grève. On les retourne et on s'aperçoit qu'il n'y a rien dedans. J'avais tout pour être enviée et rien pour être heureuse. Il m'avait fallu presque dix ans pour m'en apercevoir.

Pourquoi avais-je mis si longtemps ? Parce que ma stricte éducation à l'école du devoir avait paralysé mes élans, mes désirs, mes instincts de femme. Les jeunes amies de Winifred à Londres, les belles affranchies de Mayfair qui se moquaient de moi auraient duré six mois, alors qu'après dix ans, je sentais seulement poindre en moi l'esprit de révolte. Révolte, non, pas encore, mais je me disais, toute seule, en fumant dans ma cabine :

— Alors... ce sera ça, toute ma vie ?... L'amour vrai me sera perpétuellement interdit ? Jusqu'à la vieillesse, je n'aurai connu que la présence auprès de moi d'un homme dont le mieux que je

puisse dire, c'est que je n'ai presque rien à lui reprocher... Il est correct, mais mon cœur n'a pas fait de correction ! Il est Chevalier commandeur de l'Ordre du Bain, de l'Ordre de Victoria, de l'Etoile des Indes ; mais mes mains ne se tendent pas la nuit vers la hatterie de cuisine de la vanité. Il fait à mes parents une rente de cinq cents livres, mais faudra-t-il payer ces cinq cents livres d'un éternel renoncement ?... Je rentre à Jandmore. Je vais retrouver Rodney. Mais je m'aperçois avec effroi, après dix ans de vie conjugale, que je vais rejoindre un étranger... Oui ! Un étranger. C'est étonnant ce qu'un mari peut être à distance, hors d'atteinte loin, si loin de notre âme... On

vit ensemble et on se connaît si mal... Il est effrayant de songer qu'un cerveau humain peut fonctionner à côté de vous, rempli de pensées qu'on ne soupçonne pas ; même chez les couples heureux, qui se fondent dans une harmonie qu'ils croient totale et qui n'est qu'une illusion. On est prise au sens physique du mot par un être qui s'enorgueillit de cette possession... Que possède-t-il ?... Parfois un coin de chair... Parfois davantage. Souvent, il ne possède rien de plus que le vent qui passe au travers des branches d'un arbre.

A quoi rimaient exactement mes nuits avec Rodney ? A rien. Il satisfaisait son plaisir. Il affirmait devant sa conscience son droit de propriété sur mon corps... Et puis ?

Ainsi donc j'allais retrouver un étranger dont je portais le nom. Et je me disais — maigre consolation — qu'il y avait de par le monde des centaines

de milliers d'épouses qui, le soir venu, dormaient à côté d'un étranger.

La nuit où je mâchais et remâchais ces pensées mélancoliques, il faisait une chaleur insupportable. Nous étions au mois d'avril ; nous traversions la Mer Rouge et il n'y avait pas un soupçon de vent sur le plomb fondu de la mer sans vagues. Je pris mon oreiller et gagnai le pont pour m'allonger en pyjama sur mon *deck chair*. Je n'étais pas la seule. Trois ou quatre passagères, à l'avant, m'avaient devancée. Je constatai sans plaisir



NU DE FEMME, par M. R. SAROUKAD

Dans les NÉVROSES,
INTOXICATIONS,
NÉURALGIES TENACES,
VERTIGES,
CHORÉE,
NEURASTHÉNIE
et HYPOCONDRIE



LES RÉSULTATS OBTENUS
PAR L'EMPLOI MÉTHODIQUE DE

La CARNINE LEFRANCQ

SONT SUPÉRIEURS A CEUX DE TOUTES
LES PRÉPARATIONS SIMILAIRES

Quand tout autre traitement aura échoué

qu'un homme dans la même tenue que moi était allongé sur la chaise voisine de la mienne. Il dormait. Je m'efforçai de ne point le réveiller. Mais le bois craqua et je remarquai que le passager me regardait de côté. Je fis semblant de ne pas le voir et m'installai pour dormir aussi. Tout à coup, une voix bien timbrée, très nette, me dit :

— Bonne nuit, Lady Z...

— Vous allez me comprendre, mon cher commissaire... Je tiens les éléments d'un câblogramme sensationnel... Trois mille mots au moins... Mon

journal publiera en première page ce scandale aux petits oignons qui ensuite éclatera comme une bombe en Angleterre... Non, mais rendez-vous compte ! La femme d'un gouverneur général, obligée moralement par son mari à vivre dans un quartier mal famé pour expier sa faute... Ce Gouverneur, ce virtuose de la cruauté mentale rôdant autour d'elle, comme un bourreau se repaissant de sa souffrance morale... Mais ce sera splendide... unique... Mon journal à Chicago est nettement anti-britannique. Il avalera ça comme du gâteau...

MAURICE DEKOBRA

SUR UN PETIT SALON LOUIS XV

*Tombant de la haute croisée
La lumière d'un jour discret
Frôle de sa teinte rosée
De clairs Watteau, de fins Lancret.*

*Elle glisse en onde furtive
Sur la tenture et les lambris
Jusqu'aux toiles dont elle avive
Légèrement le coloris.*

*Son pâle reflet se déplace
Sur le bois d'un fauteuil doré,
S'irise aux biseaux de la glace
Et meurt au plafond décoré.*

*Le soir tombe et sa lueur grise
Apâlit les brocards fanés,
Estompant la ligne précise
Des jolies meubles surannés.*

*Et parmi la douce lumière
Noyant les satins affadis
L'évoque la grâce éphémère
Des élégantes de jadis.*

*Voici l'exquise marquise,
Gentiment poudrée à frimas
Qui sourit, mutine et coquette
En sa toilette à falbalas,*



*Aux madrigaux galants et mièvres
Où tous ceux qui lui font la cour
Ont soin de dire que ses lèvres
Sont un piège où se prend l'Amour.*



*Au clavecin la chanoinesse,
Sous ses doigts distille avec art
Les phrases pleines de noblesse,
D'une sonate de Mozart.*

*Sur d'Holbach ou sur Epicure
Le vieux duc parle longuement,
Mais la douairière n'en a cure,
Cela l'ennuie infiniment...*

*Charmants fantômes que j'évoque
Dans la pâleur douce du soir,
Sur les fauteuils de votre époque
Il vous plaisait de vous asseoir.*

*J'attendais la soubrette accorte
Qui, venant d'un pas diligent,
Allait bientôt ouvrir la porte
En tenant un flambeau d'argent.*

*A la lueur crépusculaire
Revivait un lointain passé,
Mais on a donné la lumière
Et le rêve s'est effacé.*

*Car, sous l'éclairage un peu terne
Et sec de l'électricité,
Le mobilier semble moderne,
De son âme il n'est rien resté.*

RENÉ BONNAMY



Le plus énergique reconstituant
LA CARNINE LEFRANÇO
est préparée avec de la viande
de bœuf crue, choisie, dans une
USINE MODÈLE où toutes les prescriptions de la
science actuelle sont rigoureusement observées

La Carnine Lefranco vous donnera satisfaction

MAXIMES D'ÉTIENNE RAY

Par un faux besoin de dignité et de noblesse, beaucoup d'êtres croient devoir s'interdire certaines joies simples et médiocres, lesquelles pourtant feraient leur bonheur.

Une personne qu'on aime, c'est une personne qui peut vous faire souffrir plus qu'une autre.

Ce sont toujours les plus petites occupations qui consolent le mieux des plus grandes souffrances.

On dit que la paix intérieure est la condition du bonheur. Mais il est encore plus douloureux de la poursuivre que d'y renoncer.

Beaucoup d'hommes supportent très bien les grandes douleurs et entrent en fureur pour de petits inconvénients.

On aime quelquefois découvrir une faiblesse ou un ridicule chez un être que l'on admire.

Bernard GRASSET, Éditeur, Paris.

LILLE - PALAIS DES BEAUX-ARTS



LA FEMME DE JÉROBOAM ET LE PROPHÈTE ABIA
par Frans van MIERIS (1635-1681). — École hollandaise



EDGARD MAXENCE pinxit.

LE GÉNÉRAL FERRIÉ

Sorti de Polytechnique en 1889, le Général FERRIÉ a fait toute sa carrière dans l'arme du Génie, il se spécialisa dans la Télégraphie et créa la Radiotélégraphie française à dater de l'année 1898.

C'est en 1898 et 1899 que Marconi faisait ses premiers essais de T. S. F. entre la France et l'Angleterre. Le Capitaine Ferrié assistait à ces expériences. Le Ministre de la Guerre, auquel il en rendait compte (c'était M. de Freycinet), lui demanda si ce nouveau moyen de transmission ne pourrait pas être développé en France et adapté à des fins militaires. La réponse fut affirmative et

ainsi se trouva tracée, il y a trente-cinq ans environ, la voie que le jeune officier ne devait plus quitter et qui l'amena à devenir l'animateur de la Radiotélégraphie française.

Cette période de trente-cinq ans peut se décomposer en trois stades bien nets. Avant la guerre, le Capitaine, puis le Commandant, Ferrié se livra à des études théoriques et expérimentales approfondies et créa un matériel important adapté à diverses nécessités.

Pendant la guerre, le Colonel Ferrié dirigea avec toute l'expérience et toute l'autorité technique que

une cuillerée à soupe avant chaque repas.

lui valaient un passé déjà long et des réalisations personnelles importantes, les travaux d'une pléiade de savants que la mobilisation lui avait permis de rassembler autour de lui.

Depuis la guerre le Général Ferrié, dont l'activité technique et la notoriété sont devenues mondiales, représente la France dans les Comités radiotélégraphiques internationaux, et eut la haute main sur les questions de transmissions militaires.

En 1900, le Commandant Ferrié crée le détecteur électrolytique qui permettait des réceptions à l'oreille bien plus pratiques et plus sûres que la réception au Morse employée jusque-là et qui utilisait le coque de Branly. Puis c'est la mise au point des postes émetteurs marchant sur courant alternatif et dont l'un des premiers fut installé pour débiter sur une antenne attachée au sommet de la Tour Eiffel (1903).

Des postes émetteurs de toute nature furent ensuite étudiés : postes de navire qui permirent dès 1908 des portées de 2.000 kilomètres, considérables pour l'époque, postes coloniaux, destinés aux réseaux locaux de nos grandes colonies, poste pulssant de la Tour Eiffel installé en souterrain vers 1909 et que les navires recevaient dans un rayon de 3.000 kilomètres au moins.

C'est ce poste qui envoyait pour la première fois dans le monde sur l'initiative du Commandant Ferrié les signaux horaires bien connus que déclanche le pendule même de l'Observatoire et qui permettent aux navigateurs et à tous ceux qui ont besoin d'une heure exacte de régler leur chronomètre à un dixième de seconde près.

Dans l'application de la T. S. F. au problème de l'heure, le Commandant Ferrié fut aidé pour la réalisation par MM. Driencourt et Claude. Dans les dernières années qui précéderont la guerre, le Commandant Ferrié, avec la collaboration des Capitaines Brenot et Karcher, mit sur pied une série de postes que l'on fut très heureux d'avoir au début de la guerre : poste à étincelles sur auto, poste de dirigeable, poste d'avion.

Deux fois lauréat de l'Institut pendant cette période de quinze années qui précède la guerre (Prix Kastner-Boursault en 1904, Prix Wilde en 1912), le Commandant Ferrié avait été nommé membre du Comité d'Electricité au Ministère des Travaux Publics. Il était membre correspondant du Bureau des Longitudes depuis 1911 et avait représenté en 1912 la France au Congrès International d'Electricité de Saint-Louis (Etats-Unis) et à la Conférence Internationale de Londres.

Il avait fondé en 1911, d'accord avec M. Jamet, directeur de l'Ecole Supérieure d'Electricité, une Ecole Supérieure de Radiotélégraphie où il professait le cours de T. S. F.

Cette Ecole, dont le Général Ferrié avait la direction technique, est un puissant instrument de propagande pour la science française à l'étranger

en même temps qu'elle forme les ingénieurs radiotélégraphistes dont ont besoin l'Armée, la Marine et l'Industrie.

Pendant la guerre, le Colonel Ferrié avait été nommé directeur technique de la radiotélégraphie militaire et c'est à ses directives que l'on doit la réalisation des appareils qui répondirent de façon si parfaite aux desiderata des Armées. Si les Armées furent si remarquablement dotées en matériel de T. S. F., si nos alliés sans exception nous demandèrent ce matériel et si nos ennemis le copièrent, c'est à lui qu'on le doit et à la pléiade de savants qu'il sut grouper autour de lui, diriger et faire travailler en parfaite harmonie.

Cette période de cinq ans est caractérisée d'une part par la mise au point des lampes à trois électrodes et des appareils que ces lampes permirent de réaliser et de l'autre par la création et la mise en service de postes émetteurs de plus en plus puissants et tous munis d'appareils émettant des ondes entretenues.

La mise au point des lampes triodes a eu pour conséquence la mise en service de toute une série d'appareils qu'il suffit de nommer pour se rendre compte des progrès accomplis.

Amplificateurs de tous modèles, récepteurs à lampes, de types divers et notamment récepteurs à bord d'avion. Emetteurs à lampes de petite et de moyenne puissance pouvant être installés partout et émettre indifféremment en télégraphie ou en

téléphonie. Appareils destinés à permettre la télégraphie par le sol et la radiogoniométrie à un seul cadre mobile.

Pendant cette même période et toujours sous l'impulsion directe du Colonel Ferrié, des postes puissants furent créés et munis soit d'émission par arc, soit d'alternateurs à haute fréquence dont un modèle venait d'être mis au point par une société privée.

En même temps on réalisa le réseau Sud-Algérien qui réunit l'Algérie au Soudan et l'on reprit, pour le réaliser, le projet d'un réseau intercolonial reliant la France à ses principales colonies et dont M. Messimy alors Ministre des Colonies avait donné les grandes lignes en 1911. Les postes de l'A. O. F. (Bamako), de l'A. E. F. (Brazzaville), de Madagascar (Tananarive), et de l'Indochine (Saigon) furent mis en commande dès 1918. Ces postes s'achevèrent sous la direction technique du Général Ferrié.

De cette même période datent encore les premiers travaux de télémechanique que le directeur technique de la Radiotélégraphie mit en route et suivit toujours de très près. Ils permirent de diriger un avion et une vedette par des émissions de T. S. F. faites à plusieurs kilomètres de distance et qui avaient pour effet de commander à distance, par l'intermédiaire de relais actionnés à l'aide d'un courant récepteur convenablement amplifié, les



Le Général Ferrié dans son laboratoire met au point les appareils de transmission de l'heure

LA CARNINE LEFRANCQ

rend la ZOMOTHÉRAPIE agréable

Elle plait aux malades, elle ne s'altère pas, elle agit.

Par sa richesse en vitamines, la Carnine

dispositifs mécaniques agissant sur la marche de la vedette ou de l'avion.

Le Général Ferrié a effectué les premiers essais d'appareils à haute fréquence destinés à la médecine en collaboration avec le Professeur Bergonié et le Professeur Broca.

Après la guerre, le Général Ferrié a été nommé Président de l'Union Internationale de Radiotélégraphie Scientifique et a représenté la France dans les commissions internationales qui se réunissent pour jeter les bases d'une réglementation du trafic mondial.

Le Général Ferrié qui était entré à l'Académie des Sciences en 1922, avait été en 1921, lauréat de la Société de Géographie, de la Société d'Astronomie et de la Société d'encouragement à l'Industrie Nationale. Cette même année, il a obtenu le Prix Osiris. Il fut aussi lauréat de l'Institution des Ingénieurs électriciens britanniques et reçut des États-Unis la grande médaille Franklin. Président ou membre d'un grand nombre de Commissions Scientifiques, tant militaires que civiles, le Général Ferrié était Grand Croix de la Légion d'Honneur et titulaire de nombreux ordres étrangers. Il est décédé à Paris, le 16 Février 1932.

LE PROFESSEUR BRANLY

Le professeur BRANLY, l'illustre physicien qui a découvert le principe de la télégraphie sans fil, est né à Amlens le 23 Octobre 1846. Il fit ses études au Lycée de Saint-Quentin, au Lycée Henri IV et à l'École Normale Supérieure.

Agrégé de l'Université en 1868, docteur es-sciences-physiques en 1873, il fut reçu docteur en médecine en 1882. Sa thèse concerne le « dosage de l'hémoglobine dans le sang par les procédés optiques ».

Après avoir professé au Lycée de Bourges, à la Sorbonne, au Collège Rollin, à l'École des Hautes Études Commerciales, il exerça la médecine de 1897 à 1916.

Les travaux de cet illustre physicien ont eu des conséquences magnifiques pour la science, l'industrie et l'humanité.

Ses recherches les plus célèbres se rapportent à l'électricité et, en particulier, aux phénomènes électrostatiques dans les circuits des piles, à la décharge

électrique par les rayons violets, aux gaz et aux corps incandescents.

Il est l'inventeur génial du radioconducteur ou cohéreur qui porte son nom et qui constitue l'organe principal dans le système de télégraphie sans fil.

Titulaire avec Curie du Prix Osiris en 1903, il fit en 1905 une application de sa découverte sur le radioconducteur et donna une solution générale du problème de la télémechanique.

Son jubilé médical fut célébré à la Faculté de Médecine de Paris en 1932 et, à cette occasion, un numéro de la revue de l'Union médicale latine fut entièrement consacré à la vie et à l'œuvre de l'illustre savant.

Ses publications sont fort nombreuses et toutes d'un grand intérêt. Nous nous excusons de ne pouvoir les citer, faute de place.

Le professeur Branly, Membre de l'Institut, est grand Officier de la Légion d'Honneur.

*La gaité,
les couleurs, les forces
reviennent,
avec une cuillerée à soupe
au début des
repas.*

CARNINE LEFRAN
de pur jus de viande extraite
et concentrée
à l'eau salée
et à l'huile
de foie de morue

STUDIO
SWISS
H. M. BOUTIN

Carnine est l'aliment idéal des anorexiques.



Le Professeur BRANLY. Membre de l'Institut

*La Cornine Lefrancq, très énergique reconstituant
une cuillerée à soupe avant chaque repas.*